

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 568 -SAMEDI, 23 MARS 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



D'après une photographie Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 MARS 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Le soleil de Mars, par Z. Mayrand.—Chateauguay, par Benjamin Salte.—Nos gravures.—La folie allemande.—Saint Vincent de Paul (avec gravure).—La Baie des Chaleurs, par Raoul Renault.—Les fiancés, par J. W. Locat.—Carnet du *Monde Illustré*.—Pour les dames, par Albane.—Primes du mois de février : Liste des réclamaux.—Poésie : Au coin du feu, par Alexandre Berlié.—Un plat nouveau, par Tony d'Ulmès.—Le signe de la croix, par Jean des Erables.—Voyages au temps jadis (avec gravure), par B. Dépéage.—L'heure le plus favorable au travail.—Le coin des enfants : Pour maman (avec gravure), par Henriette Bezançon ; Inspection des poches (avec gravure) ; C'est pour Riquette (avec gravure), par Eymery ; L'avocat et l'enfant de chœur.—Jeu de Dames.—Jeux et récréations.—Feuilletons : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépén ; Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portraits des membres du Comité de Régie des étudiants en médecine vétérinaire de l'Université-Laval, de Montréal.—La guerre sino-japonaise : L'armée japonaise, après le passage du fleuve Yalu, attaque l'aile gauche de l'armée chinoise.—Beaux-Arts : Pour un centin.—Le chemin du Sault-au-Récollet : Les chars électriques passant près de l'hôtel Vervais.—Saint Vincent de Paul prenant les fers d'un galérien au bague de Marseille.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

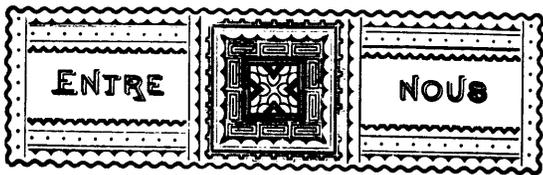
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



d'éperons gagnés en maintes rencontres sanglantes.

Ces braves, ces chevaliers de la basse-cour, étaient prosaïquement au clou, où on les avait fourrés comme de simples tambours.

En prison ! quand on sait que :

Des Grecs et des Romains autrefois vénéré,
Le coq était des Dieux l'interprète sacré !

On les avait arrêtés, non pour avoir commis un délit quelconque, mais parce que leurs pieds étaient sur le point de mettre les pieds

dans le code pénal, ce qui veut dire en prose, qu'ils se disposaient à faire battre les dits coqs pour le plus grand plaisir d'une cinquantaine de badauds.

C'est encore une de ces jouissances que je ne connaîtrai probablement jamais, car la nature de mon intellect est tel que je ne puis comprendre le plaisir que l'on peut éprouver à voir battre des coqs.

Il paraît cependant que cela amuse énormément certaines gens.

Que les hommes se battent entre eux sans savoir pourquoi, se comprend, puisque ce sont les seuls animaux raisonnables qui existent, mais qu'ils se plaisent à voir d'autres bêtes s'assommer, c'est trop fort.

*** M. Paul Blonet, plus connu sous le pseudonyme de Max O'Rell, vient de donner à Montréal trois de ces conférences qui l'ont rendu si célèbre à juste titre.

L'une d'elles sur "la Femme" a été surtout remarquable ; c'est un petit chef-d'œuvre de finesse, d'humour et d'esprit tout français.

"Son Altesse Royale la Femme" pour me servir de sa propre expression est mêlée à toutes les belles actions, tous les crimes, tous les dévouements de l'histoire depuis la création du monde. C'est elle qui joue le grand rôle dans le drame de l'Eden ; pendant que l'homme y fait assez piètre figure.

Les réflexions du brillant causeur sur la femme française sont très justes.

En France la femme est maîtresse absolue au logis, son empire n'est pas contestable et son mari n'en prend nullement ombrage. Sa femme est son ami, son camarade et son associé. Elle connaît ses affaires, le conseille et le guide souvent. Soixante dix pour cent de la population en France, est propriétaire du sol dont le produit la fait vivre, c'est le pays le plus riche du monde et où la richesse est le plus stable ; mais si Jacques Bonhomme est riche, c'est en grande partie à Jacqueline qu'il le doit.

En France, dans les magasins petits et grands, c'est la femme qui est à la caisse, c'est elle qui reçoit l'argent et le met en banque. Si son mari meurt ; c'est une perte morale et une perte matérielle qui entraîne souvent la misère.

Jacqueline est la femme type du paysan, une femme comme on n'en trouve nulle part ailleurs et l'on peut dire que c'est elle qui fait la fortune de la France. C'est elle qui économise les pièces de cinq francs qui fait douze milles à pied pour aller au marché portant un lourd panier. Le soir elle revient avec le produit de la vente et tricote en marchant, car jamais Jacqueline ne reste à rien faire. Toujours admirablement propre, elle porte avec une sorte d'élégance native, une robe de grosse serge et un bonnet très blanc ; ses joues sont roses et son regard droit et franc et assuré.

Patriote ardente, Jacqueline prouve aux jours de danger qu'elle est bien de la race de Jeanne d'Arc, Jeanne la grande française.

M. Blonet a été fort applaudi et je regrette de ne pouvoir vous donner compte rendu plus complet de sa brillante causerie, car c'était une de ces fêtes de l'esprit comme nous en avons malheureusement trop peu.

*** Un astronome de Paris publie la note suivante qui intéressera certainement nos lecteurs :

L'année 1895 présente une particularité très curieuse au double point de vue astronomique et religieux : le vendredi saint, 12 avril, les astres qui gravitent autour de notre soleil occuperont la position exacte qu'ils avaient au firmament le jour où le Christ est mort sur la croix. C'est la première fois que ce fait se produira depuis 1,862 ans.

Nous disons 1,862 et non 1,895, l'ère chrétienne datant de la naissance de Jésus-Christ et non de sa mort, qui eut lieu, selon la tradition, lorsqu'il avait trente-trois ans.

Donc, le vendredi saint prochain, à quatre heures vingt minutes du matin, la lune passera devant l'épi de la vierge et cachera cette constellation pendant plus d'une heure.

*** Joséphine Bégin, qui a assassiné son... amoureux, qui ne l'aimait guère, a été acquittée aux applaudissements de la foule présente au procès qui s'est déroulé à Sherbrooke.

On s'attendait à ce résultat, et je n'entends nullement critiquer le verdict, mais il me fait souvenir des réflexions qu'Alphonse Karr publiait dans ses *Guêpes*, en 1839.

Il y a, dit-il, sur l'institution du jury une curieuse et singulière remarque, que je n'ai aucune raison de garder pour moi seul.

Ainsi, selon les Codes, les jurisconsultes et les moralistes de tous les temps et de tous les pays, le crime le plus punissable est le meurtre.

Le vol ne vient qu'en troisième ou quatrième ligne.

Depuis l'institution du jury, cet ordre a été changé ; le crime le plus effrayant, le plus horrible, le plus inexorablement puni, est le vol.

L'assassinat ne vient qu'après.

Je ne parle que de l'assassinat commis par haine ou par vengeance, car l'assassinat suivi de vol est aussi sévèrement puni que si c'était un vol simple.

L'offensé ou l'offenseur tue son ennemi ; cela n'est pas précisément conforme à la justice, à la morale ni aux usages, pensent les jurés, mais au fond cela ne nous regarde pas.

C'était une affaire entre le tué et l'assassin, c'est une chose finie. Il a tué un homme parce qu'il lui en voulait ; il est mort, il ne lui en veut plus. La société (mot qui veut dire moi dans la bouche d'un juré, comme le peuple dans la bouche d'un homme politique) n'est pas menacée.

Mais on a volé un négociant (comme moi), électeur (comme moi), dans une ruelle déserte, (comme la mienne) ; le voleur n'en voulait pas à ce négociant précisément, mais à l'argent. Son crime ne l'a pas satisfait ; au contraire, la cause n'a pas cessé d'exister comme dans le crime précédent. La société (j'ai) a de l'argent, donc la société est menacée, il faut se défaire du scélérat.

Sous sa forme très spirituelle, le raisonnement qu'Alphonse Karr prête aux jurés, sans que ces derniers s'en doutent est parfaitement vrai, mais, dans le procès de Joséphine Bégin, il s'est agrémenté d'un nouvel argument.

Aucun des jurés ne songeait à déclarer l'accusée coupable d'assassinat, mais pas un non plus ne pensait à l'acquitter purement et simplement, comme on l'a cependant fait.

Que s'est-il donc passé ?

Une chose très simple.

Les jurés avaient l'intention de rendre un verdict d'homicide, mais ils ont redouté l'extrême sévérité du juge qui, disent-ils, dans d'autres circonstances semblables, a infligé des sentences absolument hors de proportion avec le degré de culpabilité de l'accusé.

C'est la véritable cause du verdict d'acquittement, et il n'y a pas lieu, dans ce crime passionnel, de montrer trop de sensiblerie pour la femme qui, par sa longue mauvaise conduite, est fort peu intéressante.

Je disais, la semaine dernière, que je n'aimais pas la publicité que l'on donne à ces sortes d'affaires, mais j'étais loin de croire que certains journaux affecteraient d'en donner les détails les plus révoltants ; c'est cependant ce qui a été fait.

Ce n'est pas bien.

*** On proposait, un soir, des bouts rimés. Madame X... donna à Victor Hugo ces quatre rimes : *songe*, — *pié*, — *plonge*, — *estropié*. Il les remplit ainsi :

Si Puck, le nain qu'on voit en songe
Osait jamais risquer son pié
Dans le soulier où ton pied blanc se plonge
Il en serait estropié.

LÉON LEDIEU.

LE SOLEIL DE MARS

La nature à nos yeux se montre plus coquette.
On entend s'apaiser la voix des aquilons,
La campagne pour Mai prépare sa toilette.
Et la gaieté revient aux rustiques vallons.

Les moineaux plus hardis désertent leur cachette
Pour fredonner en chœur leur babil, leurs chansons :
L'enfant gambade autour de l'humble maisonnette,
Et déjà les longs jours doréent nos horizons.

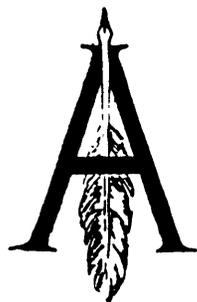
Salut ! brave mois de Mars à l'haléine si pure :
Que tes rayons sont doux après tant de froidure !
La terre, à ton aspect, soudain prend son éveil,

Le voilà de retour ce messager fidèle.
Pour le pauvre transi c'est la saison plus belle :
Tout renaît avec Mars et son brillant soleil.

J. Mayrand

CHATEAUGUAY

II



U commencement de 1812, cinq mois avant la déclaration de guerre, il y avait dans les troupes anglaises, casernées en Canada, un capitaine George Macdonell, familièrement appelé *Red George*, probablement à cause de la couleur de ses cheveux ou de son teint. Il reçut instruction de lever un corps de *Fencibles* et de

les dresser pour le service, ce qu'il exécuta avec célérité à la grande satisfaction de ses chefs. Il espérait avoir le commandement de ce bataillon, mais on le nomma seulement major, avec le grade de lieutenant-colonel en expectative. La guerre le trouva bouillant d'ardeur et rempli du désir de faire son chemin. Au mois de février 1813, il partit de Prescott pendant une tempête, traversa le Saint-Laurent et enleva Ogdensburg haut la main, ce qui lui valut nombre de félicitations. Après cela, il fut envoyé à Kingston et on le chargea d'exercer huit compagnies de flanc de quatre bataillons de la milice incorporée du Bas-Canada, pour en faire un régiment d'infanterie légère ; il y réussit à merveille, et le gouverneur Prevost, passant à Kingston le 20 octobre 1813, lui enjoignit de descendre le fleuve avec ses six cents hommes et d'aller l'attendre sur la rivière Châteauguay, entre le Bassin et Sainte-Martine. Le départ se fit avec toute la rapidité que Macdonell mettait d'ordinaire dans ses mouvements, aussi, le 25, le gouverneur arrivant aux environs de Sainte-Martine, trouva-t-il les recrues prêtes à le suivre n'importe où. Or, une fausse impression existait dans l'état-major relativement à la conduite de Hampton : on croyait qu'il n'avancait avec lenteur le long de la rivière que pour donner à toutes ses troupes le temps de le rejoindre tandis que, depuis le 1er octobre, c'était Salaberry qui lui tenait tête, l'empêchant d'avancer et, tout en lui suscitant mille obstacles, reculait devant lui sans se hâter. Précisément, ce 25 octobre, Salaberry s'était arrêté dans les retranchements de la coulée Bryson et y attendait de pied ferme l'armée américaine qui était en vue. C'était le moment d'amener à Salaberry toutes les forces dispersées sur le bas de la rivière. Au lieu de cela, Prevost, de Watteville et *Red George* se rendirent à la coulée Bryson, inspectèrent les ouvrages de défense et s'en retournèrent à la nuit tombante, après avoir complin. enté Sala-

berry sur les mesures qu'il avait prises. Il y a apparence que Macdonell resta au poste (le quatrième) que Salaberry avait établi au gué, à vingt arpents plus bas que la coulée Bryson, puisque le lendemain, jour de la bataille, il se trouvait à cet endroit. Le poste du gué n'eut aucun engagement avec l'ennemi.

Le 26, durant la bataille, Macdonell eut virtuellement la direction de la réserve, mais il ne tira pas un coup de fusil et dut se borner à faire crier *hourra* aux hommes qui étaient près de lui.

Croira-t-on que ce personnage passe aujourd'hui pour avoir commandé en second sous les ordres de Salaberry ! A ce compte, on lui doit le gain de la bataille, puisque ses six cents hommes, pense-t-on, devaient former un fier appoint aux trois cents du chef canadien ! Voilà comment on écrit l'histoire.

Les six cents hommes ne se sont pas montrés le 26 octobre. D'ailleurs, Salaberry avait cinq cent quatre-vingt-dix hommes autour de lui et n'en a employé que la moitié.

Macdonell a reçu la médaille de 1813. On dit qu'elle était "en or comme celle de Salaberry et que cela démontre qu'il était considéré à l'égal de cet officier." Autant de mots qui ne signifient rien. Y a-t-il eu des médailles en or ? Je le nie, jusqu'à preuve du contraire. La seule médaille accordée à Macdonell portait l'agraffe marquée *Châteauguay*, et c'est assez pour faire naître une erreur. Toutes les médailles qui ont trait au service militaire de 1812-15 dans le Bas-Canada sont marquées *Châteauguay*.

Cela embrasse pareillement l'action d'Ogdensburg dont Macdonell est le héros. Les services que ce dernier avait rendus au cours de la guerre sont du domaine du Bas-Canada. Il ne faut pas croire que le mot *Châteauguay* gravé sur les agrafes prouvent la présence du porteur à la bataille du 26 octobre 1813. Nous savons que Macdonell y était.

J'ai vu une lettre par laquelle des amis se plaignent de l'omission de son nom dans les dépêches officielles d'octobre et de novembre qui racontent les combats de la rivière Châteauguay. C'est le comble des aveux, puisqu'il n'a pris part à aucun combat.

Mes petits articles au MONDE ILLUSTRÉ soulèvent des réclamations de tous genres. La dernière me reproche de n'avoir pas mentionné un certain officier des Voltigeurs. Je réponds : "Prouvez-moi qu'il était à la bataille du 26 octobre."

Je vous donnerai la liste des officiers de cette journée mémorable. Elle m'a coûté beaucoup de recherches.

Dans le premier aliéna de mon précédent article, j'ai mis "dessus pour "dessous."

Benjamin Sulte

NOS GRAVURES

POUR UN CENTIN

La lutte est chaude, il y aura, sur la fin, beaucoup de cheveux de moins et quelques contusions de plus ! Que les enfants sont fous ! Si vous le voulez, mais, pas plus, en tous cas, que bien des conquérants fameux qui ont fait couler tant de sang pour des raisons plus futiles encore ! Rois de la terre, combien de fois vos victoires ne vous ont-elles pas rapporté moins que la valeur d'un centin !

LE SAULT AU RÉCOLLET

Village délicieux qui sera peut-être un jour un des faubourgs de Montréal devenu immense, mais qui se contente, pour le moment d'offrir aux habitants de la grande ville la paix de ses rivages et l'air pur de son beau fleuve.

Déjà, les Montréalais, se trouvant trop éloignés, volent vers toi sur les ailes étincelantes de l'électricité ! Garde leur donc, au prochain printemps, tes arbres les plus doux, la verdure de tes bords enchanteurs, le silence de tes champs parfumés !

LA GUERRE SINO-JAPONAISE

La guerre sino-japonaise touche, dit-on, à sa fin, mais les événements glorieux dont elle a été la cause laisseront un souvenir éternel. L'empire chinois, vaincu dans toutes les rencontres, ses armées honteusement dispersées par une poignée d'hommes déterminés, nous donne le spectacle de la barbarie succombant sous le progrès de la civilisation. La Chine, si orgueilleuse, si dédaigneuse pour la science des "barbares d'Occident," comme elle nous appelait, est vaincue par le seul effort de cette science qu'elle avait tant méprisée !

LA FOLIE ALLEMANDE

Un rêveur berlinois, qui signe "Un grand Allemand," vient de publier, sous le titre de *Germania triumphans*, une brochure dans laquelle il prédit (?) les événements qui se passeront de 1900 à 1915.

C'est en 1915, dit-il, que la puissance de l'Allemagne arrivera à son apogée. L'Amérique, la Russie, l'Angleterre, seront foulées aux pieds, l'Afrique sera colonisée, la question sociale sera résolue, et l'Allemagne régnera en maîtresse sur le monde.

Pourquoi 1915 ? dira-t-on.

Parce que l'an 1915 sera le cinq-centième anniversaire de l'avènement des Hohenzollern au pouvoir.

Et comment ce rêve du "grand Allemand" se réalisera-t-il ?

Tout simplement à la faveur d'une petite guerre européenne qui éclatera en 1903 et dont la cause sera le refus de la Turquie de conclure une alliance politique et commerciale avec la Russie.

Quant à la France, malgré les bons rapports que l'empereur Guillaume et le prince de Hohenlohe s'efforcent d'entretenir avec elle, elle sera entraînée par le parti de la revanche et elle marchera avec la Russie.

La guerre commencera en mars ; après des alternatives de succès et de revers, les Allemands triompheront ; Paris verra une seconde fois les horreurs d'un siège, et la France vaincue devra faire cause commune avec la triple-alliance. L'armée allemande, ayant l'empereur à sa tête, marchera alors contre la Russie que l'Autriche aura momentanément tenue en échec, et en quelques jours ni la Russie ni les Etats des Balkans n'existeront plus.

La paix de Saint-Petersbourg, continue le "grand Allemand," mettra fin aux hostilités : l'Allemagne s'attribuera la part du lion en annexant les provinces de la Baltique, la Lithuanie, la Pologne, les provinces Caucasiennes et la Crimée.

L'Autriche recevra la Betsarabie ; la Bosnie et l'Herzégovine deviendront provinces autrichiennes, et l'ensemble des Etats balkaniques sera mis sous la direction d'un prince allemand.

Quant au Polonais, on les enverra peupler les colonies allemandes de l'Amérique et de l'Afrique.

D'ici là, il coulera beaucoup d'eau sous les ponts de la Seine, de la Sprée et de la Néva. Il y en aura même assez pour laver toute la Prusse et tous les Prussiens !



SAINT VINCENT DE PAUL PREND LES FERS D'UN GALÉRIEN AU BAGNE DE MARSEILLE

Saint Vincent de Paul, l'ami de tous ceux qui souffrent, s'est dévoué aux galériens héroïquement, et il lui est arrivé une aventure que l'on a jamais percer complètement.

Envoyé aux galères avec des lettres du gouverneur-général des galères, M. de Gondi, il se mêla aux prisonniers qui vivaient là comme en un tombeau, et il se substitua à l'un d'eux, très malheureux et presque innocent, puis il sortit ; mais, dans sa Congrégation, il n'en parla jamais, et on a toujours ignoré les circonstances et la durée de cette épreuve.

Jeune prêtre, il a été deux ans captif en Tunisie ; jamais il n'en parla, et il était déjà octogénaire quand on retrouva, par un heureux hasard, une longue lettre, où, en débarquant, il avait raconté son étonnante aventure, pour expliquer à un ami comment il rapportait un remède contre sa maladie. Quand on lui parla de cette lettre qui révélait un passage glorieux de sa vie, il en fut profondément chagriné, voulut absolument la brûler ; on le trompa et on brûla un autre papier semblable.

L'histoire complète des saints ne sera connue qu'au ciel. Ce qu'on peut dérober à la connaissance des hommes est le seul bagage qu'on sauva complètement du naufrage de l'amour-propre.

Il faut choisir entre la vie de famille, avec ses charmes, et la vie mondaine, avec ses plaisirs troublants, elles ne peuvent vivre côte à côte.—CLAIRE BAUER.

LA BAIE DES CHALEURS

(Suite et fin)

Quatre-vingt-un milles sont en opération, et un convoi régulier circule tous les jours sur ce tronçon. Il est probable qu'à bonne heure cet hiver des convois réguliers se rendront jusqu'à Paspébiac, distance d'environ cent milles de Métapédia, point de départ de la ligne où elle se raccorde avec le chemin de fer Intercolonial.

De Métapédia à Caplau, les convois font une vingtaine d'arrêt, soit un arrêt tous les quatre milles. Aux principaux endroits, savoir à Riopel, Cross Point, Oak Bay, Escuminac, Nouvelle, Carleton, Maria, Maria-Est, Cascapédia, New-Richmond, Rewere Caplau et Caplau, la compagnie a fait ériger de magnifiques gares, véritables petits cottages, bien peints et d'une construction élégante.

La compagnie a actuellement quatre wagons à passagers, dix fourgons à marchandises, cinquante trucs, cinq locomotives et une charrue. Ce roulant doit-être considérablement augmenté cet automne.

La voie est solidement bâtie, quoique les courbes soient fréquentes. Plusieurs ponts ont été construits, entre autres celui sur la grande rivière Cascapédia qui a une longueur de pas moins de huit cents pieds. En outre, il y a, près de Carleton, un viaduc considérable, et, à cet endroit, la voie passe immédiatement sur la grève.

La compagnie va changer de nom prochainement où j'écris, une nouvelle compagnie est en voie de formation. M. Armstrong est à Londres où il recueille les débentures de l'*Atlantic and Lake Superior Railway Company* qui doit succéder à la compagnie du chemin de fer de la Baie des Chaleurs.

L'objet de la nouvelle compagnie est de continuer la voie jusqu'à Gaspé et de faire de Port Daniel un port d'hiver où les transatlantiques viendront débarquer les malles et les marchandises en destination pour le Canada.

Le projet est grandiose, s'il est réalisable. La seule objection sérieuse qui pourrait être soulevée est de savoir si, réellement, les vapeurs océaniques pourront atteindre sans danger et régulièrement Port Daniel en hiver.

Une fois cette question-là résolue dans l'affirmative, ce qui restera à faire sera comparativement facile, si les autorités fédérales y mettent de la bonne volonté.

En substituant Port Daniel à Halifax comme port d'hiver du Canada, on réduira par là la longueur de la traversée de plusieurs heures. Et, dans notre siècle de vapeur et d'électricité, une voie qui offre une avance d'une heure ou deux sur les autres est sûre de devenir la route de l'avenir.

La nouvelle compagnie a de magnifiques projets en perspective, et si elle reçoit l'aide de nos gouvernements, elle va transformer en peu de temps l'aspect général de la Gaspésie et la condition de ses habitants.

Le choix de Port Daniel pour en faire un port d'hiver est très bien fait. La baie de Port Daniel est spacieuse et profonde. Elle peut abriter une nombreuse flotte et si on démontre, sans l'ombre d'un doute, qu'elle est accessible en hiver, le projet de la nouvelle compagnie sera réalisé avant longtemps.

Avant de terminer ces notes jetées au hasard et écrites *currente calamo*, je dirai quelques mots des impressions que j'ai rapportées de là-bas.

La Gaspésie, principalement cette partie baignée par les eaux de la Baie des Chaleurs, est un de pays très pittoresque et d'un aspect enchanteur. La rive est accidentée ; ici elle a peu d'élévation et ses flancs plats sont de beau sable ; un peu plus loin, elle a une hauteur de cinquante, soixante pieds et elle est coupée à pic. De loin, ces endroits escarpés de la falaise, avec leur couleur rougâtre, présentent un beau coup d'œil.

Tout le long de la Baie des Chaleurs la nature est assez accidentée. En gagnant l'intérieur, on se heurte à des chaînes de montagnes et à des monts isolés dont quelques-unes atteignent une grande altitude. Le mont conique, en arrière de Cascapédia, a tout près de deux mille pieds de hauteur. De temps en temps une rivière s'échappe paisiblement d'un petit vallon.

La majeure partie de la population fait la pêche et trouve dans cette industrie un moyen de subsistance. Quoique la terre soit très arable, règle générale les Gaspésiens s'adonnent peu à la culture et, sous ce rapport, les comtés de Gaspé et de Bonaventure sont très arriérés. L'élevage est presque nul, si ce n'est l'élevage des oies et des canards, qui demandent aucun soin. Sur toutes les routes, on rencontre des bêtes à cornes et des porcs d'une maigreur ne faisant nullement honneur à leur propriétaire. Les chevaux sont presque tous de petits chevaux canadiens pure race.

Les constructions sont uniformes et elles se ressemblent tellement, que l'on serait porté à croire qu'elles appartiennent toutes au même individu et qu'elles ont été construites par le même charpentier.

La population se compose de Canadiens-Français, d'Écossais, d'Irlandais et de descendants de Jersais

Les Canadiens-Français se sont établis de préférence sur la côte sud du bas du fleuve, depuis le cap des Rosiers jusqu'à la Rivière-au-Renard, puis à Percé, Grande Rivière, Port Daniel, Paspébiac, Bonaventure, Caplau et Maria.

Les Irlandais se sont dirigés sur Douglassville ; les Ecossais, plus colonisateurs que les autres, allèrent ouvrir des terres dans les cantons de New-Richmond et de Hopetown. Quant aux Jersias, ils se répandirent un peu partout sur la côte.

Tous ces établissements se développent lentement, et, encore aujourd'hui, la culture de la terre est très secondaire, la plupart des habitants s'occupent presque exclusivement de pêche à leur propre compte ou à l'emploi des grandes compagnies d'exploitation qui ont des entrepôts dans presque tous les endroits de la péninsule gaspésienne.

En somme, la Gaspésie, surtout cette partie qui donne sur la Baie des Chaleurs, mérite d'être visitée, et je promets des jouissances à tous ceux qui se paieront le luxe d'un voyage dans cette région.

Raoul Renauld

Décembre 1894.

LES FIANCÉS

C'était par une belle soirée du moins de juin ; le soleil, dorant de ses derniers feux les tours élevées du temple et du vieux couvent, disparaissaient en arrière des coteaux voisins.

De la prairie ou le faucheur s'attardait à mettre en meules le foin coupé du matin, s'émanait une odeur saine qui embaumait l'air. A deux pas de l'église se trouvait un petit trottoir, sur lequel résonnaient faiblement les pas de deux amoureux, se promenant en cet endroit solitaire, si propre aux confidences.

Ah ! que ne nous est-il donné de faire remonter vers ces instants de bonheur l'onde fugitive de nos jours ! Qu'elle était belle cette jeune fille aux yeux noirs et profonds, et qu'il était gracieux, ce jeune homme, à la tournure fière et élégante ! Que de doux épanchements, que d'amour réciproquement exprimé, avec cette ardeur qu'à vingt ans le cœur est susceptible de posséder. O ! étape sublime de la vie, image des beaux jours, qui donc pourrait vous oublier !

La nuit descendait lentement et donnait un aspect mystérieux aux massifs de verdure épars dans cette solitude. Dans la nature, le calme se faisait de plus en plus grand, les grillons jetaient leurs cris au-dessus des hautes herbes, dans le lointain tintait la cloche du couvent ; sa dernière note, affaiblie par la distance, se confondait avec le murmure des eaux bruissant à travers les cailloux.

Les deux jeunes gens en étaient à cet instant où la parole expire sur les lèvres, où les cœurs seuls se parlent. Harmonisant davantage leurs pas, ils gagnaient le terme de leur promenade, non sans regret d'avoir à quitter ces lieux témoins de tant de bonheur et déposés de leurs plus tendres aveux.

Aux pieds d'une vigne grimpante le long d'une jolie maisonnette, apparemment inhabitée, une touffe, d'héliotrope se révélant par son exquise senteur, invitait les tendres amis à s'enivrer de son parfum, alors, simultanément, détachant de leurs tiges ces odorantes petites fleurs, ils échangèrent, en gage de leurs serments, le produit de leur rapt, pour ainsi dire inconscient.

Ils étaient fiancés.

J.-W. LOCAT.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On parle de réunir le lac Supérieur à l'Atlantique au moyen d'un canal gigantesque qui coûterait \$150,000,000.

* * *

Le pape a reçu en audience, le 12 de ce mois, Mgr Paul Larocque, évêque de Sherbrooke, Canada.

* * *

La révérende sœur Bénard, vient de mourir à l'Hôtel-Dieu, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Sœur Bénard était la plus âgée de l'institution. Elle était en religion depuis soixante-cinq ans. Elle a célébré ses noces d'or et de diamant.

* * *

C'est dimanche, le 24 courant, que la société de l'Union Saint-Joseph célébrera sa fête patronale. Il y aura procession à travers les rues de la cité. La musique sera donnée par la fanfare l'Harmonie de Montréal.

* * *

La reine, accompagnée de la princesse Béatrice, est partie le 11 courant, de Windsor, en route pour Nice. L'ex-impératrice Frédéric occupera le palais de Buckingham en l'absence de la reine.

* * *

Un consistoire a eu lieu à Rome, cette semaine, présidé par le pape lui-même. Soixante-cinq archevêques et évêques ont été créés.

* * *

Le Rév. Père Marois Hector, des Oblats de Marie Immaculée, est décédé dimanche, le 10 courant, à l'Hôtel-Dieu, à l'âge de soixante-sept ans. Son service a eu lieu le mardi suivant à huit heures et demie, à l'église Saint-Pierre, rue Visitation.

* * *

Comme résultat d'une discussion sur l'utilité des pigeons-voyageurs dans les cas de désastres ou d'accidents en mer, discussion qu'a fait naître le récent voyage de la *Gascogne*, le *Petit Journal* annonce un concours international de pigeons. Les pigeons seraient lâchés d'un navire en mer. Un prix de \$2,000 est offert aux concurrents.

* * *

Le nombre des naufrages en mer, accompagnés de pertes de vie, durant les mois de janvier et de février de cette année, n'a jamais été aussi considérable. Durant ces deux derniers mois, 75 vaisseaux, comprenant 28 schooners, 17 steamers, 14 corvettes, 5 barges, 3 barques, 3 bricks, 2 barquerolles, 2 bâtiments et 1 bateau de pilote, ont fait naufrage, causant la mort à 1,190 personnes.

* * *

Le troisième numéro du *Monde Moderne* vient de paraître. Ce fascicule de mars contient vingt-deux articles et cent trente-trois illustrations. Il est donc, en quantité, encore en progression sur les numéros précédents, et la qualité des articles et des gravures ne laisse rien à désirer. C'est une revue définitivement fondée qui tient, et au-delà, toutes les espérances du début. Tous ces articles sont inédits, ainsi que les illustrations. On s'abonne chez M. A. Quantin, 5, rue Saint-Benoit, Paris.

POUR LES DAMES

La manche présente beaucoup d'intérêt dans la toilette d'une femme. Si, jadis, on s'ingéniait à draper une robe, à lui donner, là seulement, cette allure particulière qui s'impose à la Mode, aujourd'hui on cherche une manche. La manche est le " *non plus ultra* " de la toilette moderne ; le reste disparaît dans une simplicité de commande.

Et la Mode, cette fois, a raison.

C'est pour dissimuler les défauts du bras que l'on a longtemps porté, les manches dites " à gigot," sous prétexte de faire apparaître la taille plus mince. Et non-seulement ces bouffants font valoir le bras, mais quelle grâce, quelle légèreté ils donnent au col ! Ne nous plaignons pas de ce retour à la Mode d'antan.

C'est à peine si les grands ateliers parisiens commencent à exhiber leurs modèles de printemps. Le froid hiver a retardé l'éclosion de la nouveauté. Je puis cependant assurer que l'on parle tout bas de diminuer un peu les manches, c'est-à-dire de réprimer ce qu'il y a d'exagéré dans leur allure, pour les ramener à de justes et gracieuses proportions. Ce qui est certain, c'est qu'elles descendent et que les épaules se dégagent. Avec la manche ne dépassant pas le coude, c'est charmant.

Ce printemps, on emploiera les rayures et les petits carreaux en travers, surtout pour les corsages affectant le genre " blouse."

Quant aux chapeaux, de très jolis modèles nous sont montrés de tous côtés.

Chapeau rond en grosse paille dentelée, le bord complètement relevé derrière sous une profusion de roses nuancées ; devant, quatre plumes noires formant panache et couvrant presque le fond, un peu élevé de forme.

Un autre, avec le bord assez avancé, en paille noire, es garni devant de deux gros choux en ruban rouge vif. Le revers du chapeau sur le chignon est entièrement couvert par des jonchées de violettes ; sur l'arrière, quatre nœuds de velours violet. Ce qui fait que, vu par derrière, le chapeau paraît violet noir, tandis que, devant, il s'égayé de choux vermillis.

En somme, on continue à mélanger beaucoup les couleurs. Les grosses libellules de tulle, aux ailes pailletées, sont très en vogue ; elles constituent à elles seules une capote ; il suffit d'y ajouter quelques fleurs pour tomber en cache-peigne.

On met aussi des dentelles blanches sur les chapeaux drapés avec légèreté,—car le grand art de la modiste est de mettre beaucoup de choses sur un chapeau sans qu'il paraisse chargé.

ALBANE.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dame E. Turcotte, 80, rue Panet ; Dlle H. E. Gravel, 325, rue Maisonneuve ; Dame F. Rivard, 239, rue Notre-Dame ; J. Renaud, 636, rue Drolet ; Dlle Angeline Robillard, 209, rue Saint-André ; Dame Marie Gernaey, 1121, rue Saint-Denis ; Dame L. J. Tessier, 24½, avenue Marie-Louise ; Roderic Duchesneau, 130, rue Panet ; M. Emile Marchand, 728, rue Berri ; John G. Michelin, 1095, rue Saint-Jacques ; Albert Deschamps, 290, rue Saint-Paul ; H. Coyhlan, 1040, rue Saint-Laurent ; J. B. A. Mongenais, 221, rue Saint-Jacques ; Mme Charlebois, 176A, rue Versailles ; Dame G. Charbonneau, 189, rue Sanguinet (en haut) ; Alex. Pinsonneault, 121, rue Saint-Dominique.

Sainte-Catherine.—Dame Achille Fortin, 223, rue Duvernay.

Saint-Henri de Montréal.—Dame Domithilde Cadieux, 42, rue Sainte-Marguerite.

Québec.—Mme Bélanger, 26, rue Dorchester, St-Roch ; Dlle Trudel, 57, rue St-Réal ; Joseph Grenier, 67, rue Victoria, St-Sauveur ; Dame Napoléon Lapointe, 53, rue Desfosés, St-Roch ; Joseph Beaudry, 205, rue St-Jean ; A. Blouin, 12, rue Artillerie ; J. Cantin, 181, rue St-Jean ; Léon Trépannier, 96, rue Napoléon, St-Sauveur ; Elzéar Pichette, 171, rue de la Chapelle, St-Roch ; Joseph Beaupré, 28, rue Félix, St-Sauveur Philippe Patry, 926, rue St-Vallier.

Rigand.—Alphonse Dumoulin.

St-Joseph (Beauce).—L. U. Talbot.

Boucherville.—J. C. Normandin.

St-David (Lévis).—G. Dussault.

Nosborsing, Ontario.—Ferdinand Gagné.

Glen Robertson, Ontario.—Mlle Marie M. Séguin.

Waterbury, Conn.—Mlle Emilie Thériault.

Woonsocket, R. I.—Louis Brodeur.

Mesdemoiselles, voulez-vous vous amuser auprès de votre foyer ? Achetez l'*Ami des salons* de Mlle L. Nitouche, qui en est rendu à sa deuxième édition. C'est le meilleur et le plus agréable des amis. C'est l'opinion de tous. G. A. & W. Dumont, libraires, 1826 rue Sainte-Catherine.



LA GUERRE SINO JAPONAISE — L'ARMÉE JAPONAISE, APRÈS LE PASSAGE DU FLEUVE YALU, ATTAQUE L'AILE GAUCHE DE L'ARMÉE CHINOISE



BEAUX-ARTS. - POUR UN CENTIN



LE CHEMIN DU SAULT-AU-RECOLLET.—LES CHARS ÉLECTRIQUES PASSANT PRÈS DE L'HOTEL VERVAIS — Photo. Laprès & Lavergue

AU COIN DU FEU

Par ces jours froids, dans la chambrette
Il est doux de rêver un peu
En fumant une cigarette
Au coin du feu.

Le vent, qui dans la nuit s'engouffre,
Fait entendre un gémissement
Comme un damné d'enfer qui souffre
Horriblement !

La terre sombre et désolée
Pleure ses riantes couleurs ;
La lumière s'en est allée
Avec les fleurs !

L'oiseau, pas plus que la pervenche,
Dans les bois n'est favorisé ;
Son petit nid, avec la branche,
Git là, brisé !

Mais tout sourit dans ma chambrette :
Ne t'ai-je point auprès de moi ?
Tu viens, et mon cœur de poète
Est en émoi.

Qu'importe l'air mélancolique
Du ciel d'hiver si nébuleux ?
Je ne vois que l'azur magique
De tes yeux bleus.

La reine des fleurs se meurt-elle ?
Pour moi, cher âme, c'est tout un !
J'ai ta bouche, rose immortelle,
Et son parfum.

Je ris du vent ! Ta voix câline,
Chère, à mon oreille a tinté
Comme un doux chant de mandoline
Un soir d'été !

Chassé du bocage rustique,
Où l'extase en nos cœurs coulait,
Qu'est devenu le poétique
Rossignolet ?

En attendant qu'il rebâtisse
Son petit nid sous le ciel bleu,
Créons-nous un printemps factice
Au coin du feu !

ALEXANDRE BERLIÉ.

UN PLAT NOUVEAU



VOUS est-il arrivé, quelquefois, d'aller vous coucher sans souper ? La chose m'advint une fois et c'est—je ne dirai pas un de mes plus heureux—mais, à coup sûr, un de mes plus joyeux souvenirs.

J'étais mariée depuis deux mois avec un jeune homme que j'aimais—quand on est mariée depuis deux mois avec l'homme qu'on aime, on l'adore. J'adorais Harry.

Un cœur et une chaumière, voilà le bonheur, dit-on. Notre chaumière, à nous, était le plus délicieux cottage du monde, tout couvert de roses grimpantes qui lui faisaient une fraîche et souriante parure, avec un jardin pas bien grand, mais faut-il tant de place quand on est deux ?

Notre unique servante, Jane, suffisait pleinement à nos besoins. C'était une grosse fille haute en couleur, de solide carrure et d'allure décidée. Elle m'inspirait une certaine crainte ; je me sentais si jeune et si inexpérimentée en face d'elle ! J'entendais son sourire méprisant quand j'essayais de prendre des airs très entendus et très dignes, moi qui, il n'y avait pas si longtemps, ne savais que courir, une raquette de tennis à la main et mes cheveux sur le dos ! Et sous le faux respect avec lequel elle répondait à mes ordres : "Oui, m'am" je démêlais comme un haussement d'épaules intérieur. Non vraiment, je ne l'aimais pas du

tout, cette Jane, et je n'avais pas tort,—la suite l'a bien prouvé.

Un jour, elle vient me trouver—mon mari était sorti, elle n'aurait sûrement pas osé s'il avait été là—elle déclare que la maison est ennuyeuse à mourir, qu'elle "en dépérit".

Ennuyeuse, la maison où s'était écoulée ma lune de miel, ennuyeux le nid embaumé que nous avions baptisé "Merry Cottage !" Vous avouerez qu'une servante qui se respecte ne va pas dire cela à une jeune mariée !

Je ne pus m'empêcher de lui répondre vertement :

—Ma fille, j'en suis désolée et je souhaite que vous trouviez une maison où vous vous amusiez davantage.

Je supposais qu'elle allait montrer quelque confusion, offrir des excuses. Que croyez-vous qu'elle fasse ? Elle répliqua avec une parfaite insolence :

—Oh ! ce ne serait pas difficile !

Indignée—et avec juste raison—je lui dis :

—Eh bien ! alors ! partez, partez le plus tôt possible, partez tout de suite !

En un tour de main—une si forte fille !—elle réunit ses hardes dans un paquet, me jette un "au revoir, m'am" fort impertinent et me laisse seule au milieu de la cuisine.

A ce moment, j'entends la barrière du jardin grincer, des pas sur le sable, c'était Harry. Je me précipite à sa rencontre.

—Vous ne savez pas, Jane est partie !

—Partie !... pour combien de temps ?

—Pour toujours.

—Pourquoi est-elle partie ?

—Parce que je l'ai renvoyée, fis-je toute fière de cet acte de légitime autorité. J'en suis enchantée, c'est bien plus gentil, cher, d'être tous les deux tout seuls !

Et je le regarde très, très tendrement, mais lui me dit avec une mine longue,—oh ! que les maris sont peu sentimentaux !

—Mais, Daisy, qui fera le dîner ?

Le dîner ! J'avoue, à ma honte, que je n'avais pas songé à cette obligation de la vie, de la vie civilisée.

—Sera-ce vous ? reprend Harry malicieusement. Pourtant, il me semble que vos talents culinaires ne sont pas très perfectionnés.

—Méchant ! avez-vous donc oublié le plum-cake que je vous ai fait la première fois que vous êtes venu prendre le thé à la maison, quand vous m'appeliez miss Burnett très respectueusement. Vous l'avez déclaré exquis, oui, monsieur, exquis ; était-ce donc un mensonge ?

—Je ne l'ai pas oublié et c'était parfaitement vrai, sur l'honneur, il était exquis !... mais, ma chérie, ne vous semble-il pas qu'un plum-cake soit un peu insuffisant pour dîner ?

C'était mal de la part d'Harry de se moquer de moi, mais le fait n'en est pas moins déplorablement vrai ; on ne peut pas dîner rien qu'avec du plum-cake et je ne sais confectionner que du plum-cake !

Grand Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

O surprise ! tandis que nous sommes au milieu de la cuisine, abattus par un triste sentiment d'impuissance, glou, glou, voilà qu'une petite voix s'élève, glou, glou, glou, une brave petite voix tout essoufflée qui semble se presser pour nous dire : "Rassurez-vous, je suis-là !"

Et alors je remarque une grosse marmite qui étale ses formes rebondies sur le fourneau, coquettement coiffée en manière de casque, de son couvercle étincelant et je me souviens d'un plum-pudding que j'avais commandé à Jane.

—Le pudding ! m'écriai-je un peu comme Christophe Colomb avait dû s'écrier "terre !"

Je retrouve ma robe,—une jolie robe d'indienne rose—court sur les hanches comme faisait Jane ; d'une main leste, j'enlève le couvercle, et je plonge un regard curieux dans la

marmite... et je ne vois rien qu'un nuage de vapeur qui m'oblige à fermer les yeux bien vite.

—Harry, prenez une lumière, on n'y voit pas plus clair que dans un four !

—Une lumière... où donc ?

—Tenez, cette chandelle, là, sur la table ! Dieu ! que les hommes sont maladroits !

Il prend la chandelle, une très longue chandelle et je ris de l'air dégoûté dont il tient cette chose grasse.

Alors cela devient sérieux. Dressée sur le fin bout de mes petits souliers, le cou tendu, le regard brillant, je concentre toute mon attention pour tâcher d'apercevoir le pudding, tandis qu'Harry, grave et solennel comme le lord chancelier, élève la chandelle au-dessus de la marmite.

—Nous avons l'air d'accomplir quelque mystérieuse cérémonie aux rites bizarres, observe Harry. Jamais, à nous voir on ne se douterait qu'il s'agit d'une chose aussi peu grave.

—C'est très grave, au contraire, monsieur, et au lieu de bavarder, vous feriez mieux de tenir solidement...

Trop tard, l'avertissement ! mon Dieu ! Qu'est-il arrivé !... La chandelle oscille... Floc ! les eaux de la marmite qui se referment sur un corps englouti. L'obscurité subite, un instant de silence atterré : la chandelle, où est la chandelle ? Hélas ! elle est dans la marmite, fondant, et distillant son horrible suif !

Je pousse une exclamation désespérée.

—Comment la repêcher ?

—Il n'y a pas moyen à la nage, répond Harry résolument.

Comment pouvez-vous plaisanter ! Et notre pudding, notre pauvre pudding !

—Eh bien ! cela fera du pudding à la chandelle, un plat nouveau !

Nous nous regardons dans un sombre silence et puis, brusquement, le comique de la situation nous apparaît et nous voilà riant, riant, comme on rit quand on a vingt ans, qu'on est deux et qu'on vient de faire une bêtise.

Ce soir-là, nous avons dîné avec une boîte de gingernuts.

C'est égal, je ne regrette pas la mésaventure. Des dîners, on en fait tous les jours, mais comment retrouver le rire facile, le rire, le rire délicieux de la jeunesse ?

TONY D'ULMÈS.

LE SIGNE DE LA CROIX

Il y avait une fois, dans une contrée des vieux pays, un brave paysan qui était veuf et n'avait qu'un fils.

L'enfant n'était pas bête. A l'école, il apprit vite et bien tout ce que le maître lui enseignait.

Un jour, le jeune homme dit à son père :

—Père, envoyez-moi donc au collège. Je veux étudier et devenir médecin.

—Mon ami, fais à ta volonté.

Le garçon partit pour le collège puis pour l'université.

A vingt-six ans, il savait tout ce qu'il faut savoir pour guérir... ou tuer les malades, et il reçut ses diplômes.

Mais le jeune médecin était devenu glorieux comme un paon. Il avait honte d'être le fils d'un modeste "habitant" et de loger dans une maisonnette basse et sans étage.

Aussitôt qu'il eut amassé un peu d'argent, il demanda des maçons pour bâtir ce qui manquait ; si bien que, trois mois plus tard, il logeait en haut, dans une belle chambre, à côté de laquelle il y en avait une autre pour les gens riches et haut placés qui venaient lui rendre visite.

Comme autrefois, le père couchait en bas, dans un coin de la cuisine. Certes, le pauvre homme était bien un peu triste de voir son fils si glorieux ; mais il ne se plaignait point.

Il faut dire qu'à cette époque Napoléon, le grand guerrier, était maître du pays et qu'il ne riait que tout juste lorsqu'on lui déplaisait. Un jour, il visita la contrée, s'attarda dans les champs et demanda l'hospitalité au médecin. Celui-ci, naturellement, lui offrit la meilleure chambre, à l'étage, en laissant toujours son père dans un coin, en bas.

Un coup d'œil avait suffi à l'empereur pour se rendre compte de la situation, et il résolut de faire la leçon à l'orgueilleux. Seulement, comme il était fatigué, il remit la chose au lendemain.

Après avoir mangé, au déjeuner, de bonnes tartines de pain de méteil, avec quelques fines tranches de jambon, le tout arrosé de thé—faute de café, à cause du blocus continental projeté—Napoléon dit au jeune médecin :

—Vous avez prié avant de manger, c'est très beau ; mais faites donc encore le signe de la Croix.

Surpris mais sans hésiter, le docteur s'exécuta de bonne grâce.

—Veuillez recommencer, dit l'empereur, et prononcer les paroles à haute voix.

Le savant du village porta sa main droite à son front et dit :

—Au nom du Père...

Puis, descendant la main jusqu'à sa poitrine, il continua :

—Et du Fils...

—Halte ! commanda le conquérant... La main au front... tout en haut, pour le père, n'est-ce pas ?

—Oui, sire.

—Et au bas pour le fils, pas vrai ?... Dans votre maison, il n'en est pas ainsi, cependant... Le fils est en haut et le père en bas. Il faut que cela change à partir de ce jour, sinon il vous en cuira.

Puis, s'approchant du vieillard qui, les mains jointes, se disposait à intervenir pour excuser son fils, Napoléon dit d'un ton sévère :

—Malheur aux familles où ne règne pas l'amour filial, malheur aux enfants qui n'aiment et n'honorent pas leurs parents !

Tout en parlant, il tendit au brave homme une belle tabatière d'or, le pria de la conserver en souvenir de lui et rejoignit son escorte qui, le cherchant depuis la veille, venait justement de s'arrêter devant la porte du docteur.

A partir de ce jour, le père eut sa chambre à l'étage et les affaires du fils n'allèrent pas plus mal, au contraire.

JEAN DES ERABLES.

VOYAGES AU TEMPS JADIS

LES PREMIÈRES TORPILLES

Fulton, loin d'être découragé, en présence du froid accueil fait en France à son premier essai de navigation à vapeur, résolut de renouveler ses opérations en Amérique.

Il arriva en décembre 1806 à New-York, et commença la construction du *Clermont*, dans les chantiers de Charles Brown.

En attendant, il voulut donner à ses concitoyens un aperçu de ses projets. Il invita les autorités de l'île Governor à venir expérimenter diverses espèces de torpilles. Pendant qu'il expliquait le mécanisme de ces engins, composés de cylindres de cuivre vides, ses auditeurs se groupèrent autour de lui.

Soudain, il montra un étui de même genre, placé sous la porte d'entrée du fort et relié à un mouvement d'horloge ; puis, enlevant une cheville, il s'écria :

—Cette torpille est chargée et peut faire sauter un navire ; elle contient 170 livres de poudre à canon et, dans moins de quinze minutes, elle réduira le fort en poussière.

Le cercle s'élargit aussitôt, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que deux personnes restaient seules auprès de Fulton. Celui-ci savait qu'il n'y avait rien à craindre jusqu'à ce que le quart d'heure fût écoulé, et il les étonna par son sang-froid.

Le 20 juillet 1807, il voulut faire sauter, avec une torpille, dans le port de New-York, la carène d'un grand brick ; il échoua d'abord par suite d'imperfection dans l'engrenage de l'appareil, mais une seconde épreuve réussit complètement : une colonne d'eau s'éleva au-dessus du brick qui fut mis en pièces. "Supposez, dit-il, un vaisseau de ligne avec 500 hommes à bord, aux prises avec dix bateaux, chacun portant une torpille et dix rameurs ; le vaisseau risquera d'être entièrement détruit et de perdre au moins cent hommes, tandis que ses adversaires, à la faveur de la nuit, se dissimuleront aisément."

Le Congrès vota 5,000 dollars pour faciliter les tentatives de Fulton. Faut-il rappeler ses inventions de "double torpille" poussée, au moyen d'un espars, sous la carène d'un navire,



La torpille éclata pendant que le canon tonnait à bord.

et de "machines à couper les câbles" des bâtiments à l'ancre. Des expériences démontrèrent la possibilité de repousser les attaques des torpilles au moyen de réseaux enveloppant le navire d'une sorte de crinoline à mailles serrées, et le gouvernement américain dit à Fulton : "Faites de votre mieux, nos officiers chercheront à vous combattre à leur tour." Fulton ne se tint pas pour battu : "J'ai fait connaître mes moyens d'attaque, répondit-il ; on m'a laissé ignorer leurs moyens de défense. Si les filets ne vont pas jusqu'au fond de l'eau, les torpilles pourront encore passer par-dessous et atteindre le navire."

On fit un fréquent usage des torpilles pendant la guerre de Sécession, surtout pour la défense des ports et des rivières, et l'histoire nous en a conservé un terrible souvenir.

Le cuirassé *Albemarle* paraissait le plus redoutable des bâtiments de la flotte américaine. Le lieutenant Cushing, vaillant officier de vingt et un ans, prit une chaloupe à vapeur, l'équipa comme un torpilleur et la conduisit, une nuit d'octobre 1864, sur la rivière Roanoke. Il avait treize hommes avec lui.

La chaloupe fila droit sur le cuirassé, ancré à l'un des quais de Plymouth, et protégé par un radeau de bûches longues de dix mètres. Malgré le feu meurtrier du colosse, la petite

embarcation avança bravement et réussit à s'approcher du radeau.

La torpille éclata en même temps que le canon tonnait à bord du cuirassé.

L'explosion causa un grand fracas et bouscula la chaloupe qui fut à demi submergée et entièrement désarmée. Le feu continua à bord de *l'Albemarle* et l'embarcation n'était qu'à six mètres.

Deux fois, Cushing fut invité à se rendre, il refusa héroïquement, et, se jetant à l'eau avec un de ses compagnons, il fut assez heureux pour se sauver. Le reste du petit équipage fut tué, grièvement blessé ou fait prisonnier. Mais l'attaque n'avait pas échoué, *l'Albemarle*, profondément atteint, ne tarda pas à couler.

On sait que les torpilles jouèrent aussi un grand rôle dans la guerre entre le Paraguay et le Brésil, en 1866.

B. DEPÉAGE.

L'HEURE LA PLUS FAVORABLE AU TRAVAIL

Le *Journal de la Jeunesse* annonce que le

Dr Vaughan Harley vient de poursuivre des recherches curieuses en vue d'établir quelle est l'heure la plus favorable au travail autrement dit, à quel moment de la journée on est capable de fournir la plus grande somme de travail en un même temps donné, et il est arrivé à des résultats bizarres. Bien entendu, il étudie une série de muscles et les fait agir à diverses heures. Il a pu conclure que ce qu'on peut appeler la capacité productrice subit des variations périodiques dans un même jour ; il y a une période d'accroissement, puis une pé-

riode de dépression dans la faculté de travail, de même qu'il y a accroissement et dépression dans le nombre des pulsations.

On se figurerait de prime abord que c'est le matin, au saut du lit, après une bonne nuit de repos, qu'on peut fournir la plus grande quantité de travail : tout au contraire, à 9 heures du matin, on passe par un minimum et il se produit une période d'accroissement continu jusqu'à 11 heures. Immédiatement après le repas de midi, on peut noter une progression, suivie, une heure plus tard, d'une dépression ; mais une heure après cette dernière, il se produit une nouvelle augmentation, si bien que c'est à 3 heures après midi que la faculté de travail passe par son maximum. A 4 heures, une dépression se produit, pour une cause inexplicable ; elle est suivie par une légère reprise à 5 heures ; mais ensuite la fore productrice diminue constamment jusqu'au souper.

M. Harley se propose de continuer ses expériences ; mais, dès maintenant, il affirme qu'on travaille bien plus effectivement entre 11 heures et demie du matin et 4 heures et demie du soir qu'a 9 heures du matin.

Un homme a rarement le sentiment de la mesure, un peuple jamais.—G. M. VALTOUR.

LE COIN DES ENFANTS

POUR MAMAN

La maman de Ginette est malade : cela se voit au désordre du costume de Ginette, qui, ordinairement, est toujours proprette comme un sou neuf.

Ce n'est pas maman qui tolérerait des bas tombant presque sur ses talons et des souliers mal lacés !... Mais voilà ! Ginette n'a pas beaucoup d'ordre—cela viendra—et elle a égaré ses jarrettières !

D'ailleurs, la pauvre mignonne a le cœur bien gros, bien gros !... oh ! le pauvre petit cœur qui bat si fort sous le tablier blanc.

C'est qu'elle est si bonne, la maman de Ginette !—Et à présent, elle est couchée dans le grand lit ; le médecin a dit qu'il ne fallait pas faire de bruit, parce qu'elle était malade... Oh ! rien qu'un peu malade ! Oui, seulement... Ginette n'a pas la conscience tout à fait tranquille...

L'autre jour, elle a murmuré parce qu'il fallait obéir, comme si maman n'avait pas toujours raison ! Elle s'est trouvée très à plaindre d'avoir une mère si sévère... Enfin, elle a été très sotte et pas gentille du tout.

Combien elle le regrette aujourd'hui !...

Petite mère est malade... est-ce que le bon Dieu veut punir Ginette ? Dame ! ce n'est pas la peine d'avoir une mère si aimable et si dévouée, pour se plaindre !... C'est à présent qu'elle est malheureuse, Ginette, toute seule et délaissée !

Il faut que maman guérisse vite, vite !... Et on verra après quelle bonne petite fille elle aura !...

Le médecin lui a ordonné des potions et d'autres remèdes ; mais Ginette se dit avec raison qu'il y a un autre médecin, bien plus grand et plus puissant, qui peut guérir quand il lui plaît : c'est Dieu.



Et voilà pourquoi vous voyez notre petite amie, avec deux larmes pas encore séchées coulant de ses yeux ordinairement si gais, tenant dans ses mains le rosaire de grand-maman qu'elle a emprunté pour la circonstance... pensant qu'il lui faut une longue, longue prière... grande comme son amour pour sa mère et son désir de la revoir bien portante...

HENRIETTE BEZANÇON.

INSPECTION DES POCHEs

Paul était un franc gamin, se plaisant plus au jeu qu'à l'étude, mais bon pour tout le monde. Il faut avouer qu'il était très gâté par sa grand-mère qui l'élevait depuis que l'enfant avait perdu son père et sa mère. Du reste sous ce rapport, la réputation des grand-mères est faite depuis longtemps.

Paul était si espiègle, si adroit, si caressant et savait si bien prendre sa grand-mère qu'il en faisait tout ce qu'il voulait. Parfois cependant la vieille dame éprouvait quelque

vellété de se montrer ferme et mettant ses lunettes sur le nez, elle passait à l'inspection sévère des poches et des mains de Paul le maraudeur. Oui, hélas ! il faut l'avouer, notre héros avait un talent particulier pour dénicher les nids, dépouiller les espaliers de leurs beaux fruits bien garnis, secouer les pruniers, les abricotiers et la pauvre grand-mère n'avait que les noyaux semés dans le jardin, pour souvenir de ses beaux fruits qu'elle cultivait et soignait avec tant d'amour : d'autant plus que les arbres avaient été plantés par son père et cultivés par son mari et par son fils ! Elle comptait bien les léguer à Paul.



Mais cette année-là, on parlait vaguement de dysenterie, de choléra et l'aïeule craintive trouvait déjà Paul moins rose, moins fleuri que de coutume : il avait diné de moins bon appétit, peut-être parce qu'il avait mangé toute la matinée : aussi défendit-elle de servir des fruits et pour dédommager le pauvre chéri de cette privation, elle exhiba diverses sortes de confitures et craignant encore quelque accès de gourmandise, elle vida et retourna les poches du gamin. Mais aucun fruit suspect ne s'y montra, au milieu des billes, toupies et bilboquets et après avoir remis en ordre poches et boutons du pantalon, grand-mère le rendit à Paul, qui se hâta de s'en revêtir, afin de pouvoir aller faire un tour de verger.

Mais devant la porte, se tenait en pleurant, un enfant de son âge pâle, défait, tout déguenillé qui murmura timidement : "J'ai faim." Paul avait bon cœur, il tenait à la main une belle tartine de beurre bien appétissante, dans laquelle il s'appêtait à mordre à belles dents, quand voyant l'air affamé du petit pauvre, il lui tendit sa belle tartine et courant au verger, il en revint les mains pleines de beaux fruits tout dorés et juteux qu'il tendit également à l'étranger. La mère de Paul avait vu l'action de son fils et remercia Dieu de l'avoir fait charitable. Elle voulut s'associer à sa bonne action et chercha des vêtements hors d'usage et habilla ainsi le pauvre enfant en haillons. Puis elle le fit dîner à la cuisine et lui recommanda de venir plusieurs fois par semaine, afin d'apprendre à lire, à écrire et à travailler. Georges se montra appliqué et reconnaissant, il savait ses prières, on lui apprit son catéchisme, afin qu'il put faire sa première communion et se placer ensuite pour gagner sa vie.

Paul grandit aussi : il devint officier en sortant de Saint-Cyr et Georges s'engagea sous ses ordres, afin de se dévouer à son service. Pendant la guerre, il lui sauva la vie et se distingua par son courage. Mais il fut tué sous les murs de Paris, en criant : Vive la France, et en faisant le signe de la croix, attestant ainsi les deux amours de sa vie : Dieu et la France : puisque, hélas ! il n'avait ni mère, ni sœur. Quant à Paul il pleura son pauvre compatriote, le fit enterrer et fit dire des messes à son intention, quand la paix rétablie, il vint retrouver son aïeule et ses amis. Bien des fois il pensa au pauvre Georges si pieux et dévoué et il espère que Dieu aura eu pitié de son âme et lui aura fait place au Paradis. —C. MARC'S DE RUNES.

L'AVOCAT ET L'ENFANT DE CHOEUR

Les deux personnages se trouvaient à voyager ensemble dans le même compartiment d'une voiture publique ; on vint à passer devant une église, et l'enfant, ôtant sa casquette, fit le signe de la croix.

L'avocat lui dit : " Sans doute, mon ami, tu es un enfant de chœur.

L'enfant répondit : " Oui, monsieur, et je me prépare à la première communion."

—Que t'enseigne ton curé ?

—En ce moment, il nous explique les mystères.

—Dis-moi un peu quels sont ces mystères ? J'ai oublié tout cela ce qui t'arrivera aussi à toi même dans quelques années d'ici.

—Non, monsieur, je n'oublierai jamais les mystères de la sainte-Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption.

—Qu'est-ce que la Trinité ?

—C'est un seul Dieu en trois personnes.

—Comprends-tu cela, mon petit ami ?

—En fait de mystères, il a y trois choses : *savoir, croire et comprendre*. Je sais et je crois ; mais je ne comprends pas, ce n'est qu'au ciel que l'on comprendra.

—Ce ne sont que des contes que tu me dis là ; pour moi, je ne crois que ce que je comprends.

—Eh bien, monsieur, puisque vous ne croyez que ce que vous comprenez, dites-moi pour pourquoi votre doigt remue quand vous le voulez ?

—Il remue parce que ma volonté imprime un mouvement au nerf qui correspond au doigt.

—Mais comment se fait-il que votre volonté agisse sur ce nerf ?

—Cela se fait... cela se fait...

—Mais comprenez vous comment cela se fait ?

—Eh ! oui, je comprends.

—Eh bien, puisque vous le comprenez dites-moi pourquoi, en le voulant, vous pouvez remuer votre doigt et non votre oreille ?

L'avocat, à court d'arguments, balbutia : " Laisse-moi tranquille mon petit ami, tu es trop jeune pour me donner une leçon."

C'EST POUR RIQUETTE

Les quinze ans de Wilhémine se lassent vite du tricot, surtout quand Riquette s'en mêle : aussi, à bout de patience, —les pattes de cette dernière ayant embrouillé les pelotons et fait glisser les mailles,—Wilhémine a remis les bas de grand-mère au panier, et cédé au plaisir de taquiner un peu sa chatte préférée.

La fillette a décroché le miroir de sa chambre, et l'a placé devant Riquette qui grogne de déplaisir à la vue de la nouvelle Riquette aussitôt apparue. Rien de plaisant comme les mines étonnées, furieuses de la pauvre bête, quand l'insaisissable image surgit avec une exaspérante fidélité. Ses moustaches se hérissent en même temps que le poil de l'autre tremble de colère, et si la griffe s'avance sournoisement pour atteindre l'adversaire, voici que Riquette se voit menacée à son tour.



WILHÉMINÉ S'AMUSE FOLLEMENT

Dans sa cervelle féline, Riquette se promet, dès que la glace ne séparera plus les deux combattants, des vengeances inouïes contre l'animal hardi qui ose la défier ainsi... Et Wilhémine s'amuse follement, point pressée de tout de retirer le miroir, au coin duquel... elle se regarde sourire.

Cela est charmant, sans doute, petite Wilhémine ; mais grand-mère attend sa chaude paire de bas. —EYMER.

ENIGME

Je suis ce qu'on peut acheter
Et que l'on ne saurait prêter.
Ce qu'on se plaît à tourmenter
Ce qu'on voudrait toujours porter
Et que le temps fait regretter.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS
LE No 567

Enigme.—Le mot est : Hameçon.

Problème.—J'observe que le nombre cherché doit contenir le produit successif de ces nombres 2, 3, 4, 5, 6, plus une unité, ce nombre est donc :

1o	2	multiplié par 3	donne	6
2o	6	"	"	24
3o	24	"	"	120
4o	120	"	"	720
			Plus	1 unité.

Nombre cherché : 721 Moutons.

ONT DEVINE :

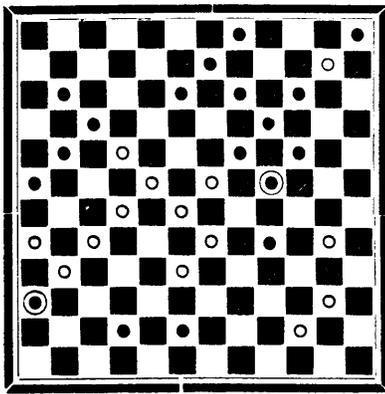
Mlle Emélie Séguin, Rigaud ; F. de Borhnia, Fall River, Mass. ; Joseph Faille, Laprairie ; Mlle Emma Lejage, Mlle Adeline Camirand, Mlle Alma Gaudet, Lac Mégantic ; R. de Rochebrunes, St-Joseph, Beauce ; Ernest Parent, St-Gabriel de Brandon ; Alfred Couture, Sherbrooke ; G. O. Desautels, Saint-Hyacinthe ; Théophile Larivée, Vaudreuil ; Mlle N. Dumont, Valleyfield ; Mlle Adèle Reid, A. Brouillett, A. Cartier, jr., Albert Brouillett, St-Jean ; Jos. G. Larivière, Marieville ; Arthur Trépanier, Mlle Emma Dargis, Trois-Rivières ; Mlle Eugénie Robert, Arthur Nault, St-Hyacinthe ; Damase Gauthier, Lachute ; Mlle L. Guy, Lachine ; Mlle Eva Dupuis, Sorel ; F. Pélletier, Ste-Anne de Beauport ; C. H. Guay, St-Henri ; P. E. Gravel, Arsène Renaud, Engirdor, Reguable, G. J. V. Ducharme, Jos. Nantel, J. Martel, Mlle Irène de Sévigny, Joseph Pelletier, Eug. Laffeur, Osc. Latreille, Amédée Ecrement, J. H. Marcell, Montréal ; Etienne Lefebvre, G. O. Lamontagne, L. R. Gervais, Hector Fecteau, Mlle Marie Lambert, O. DesRables, H. Paquet, J. H. Fortin, Alexandre Plateauvert, Adelard Huard, Mlle Eugénie Laughan, H. Huot, Joseph Poitras, A. A. Aubert, Québec.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 164

Composé par M. le Dr J.-N. Legault,
Saint-Henri de Montréal

Noirs—18 pièces



Blancs—14 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 162

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
39	33	26	39
38	33	39	26
47	40	34	36
45	39	71	34
48	41	36	47
53	3	66	33
3	19	gagnent.	

Solutions justes par M. J. H. Desaulniers, Nicolet ; Nap. Brochu, Lévis ; J. H. Gaudet, Sherbrooke ; P. Duplessis, Williamsville.

— "The Stowaway," ce mélodrame bien connu, est joué au Théâtre Royal cette semaine. Il y a dans la pièce un grand nombre de scènes, pittoresques. On y verra un superbe yacht complet, flottant au milieu de récifs. L'action est du plus grand réalisme.

Dans "The Stowaway," figure la plus forte compagnie de la saison et qui se soit vue auparavant. Mentionnons les noms de Harry Booker, John Delsez, Libby Kirke, ainsi que les fameux voleurs "Spike" Hennessy et "Kid" McCoy.



W. H. Ward.

Un Cas Presque
Sans Espoir.

Un Rhume Terrible. Aucun Repos ni jour ni nuit. Abandonné des Médecins.

UNE VIE SAUVÉE
EN PRENANT

Le Pectoral-Cerise
d'AYER

"Il y a plusieurs années, j'ai attrapé un fort rhume accompagné d'une toux terrible qui ne me donnait de repos ni jour ni nuit. Les médecins, après m'avoir soigné de leur mieux, déclarèrent mon cas sans espoir et dirent qu'ils ne pourraient plus rien faire pour moi. Un ami, ayant appris ma maladie, m'envoya une bouteille de Pectoral-Cerise d'Ayer que je me mis à prendre, et bientôt je me sentis grandement soulagé. Quand j'eus pris la bouteille entière, j'étais complètement guéri. Je n'ai jamais eu de toux bien importante depuis cette époque-là et je crois fermement que le Pectoral-Cerise d'Ayer m'a sauvé la vie."—W. H. WARD, 8 Quimby Ave., Lowell, Mass.

Le PECTORAL-CERISE d'AYER

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer, le meilleur Purgatif de Famille.

VIENDE DE PARAÎTRE

Un volume de \$1 pour 10c. — La Vengeance du Fiancé, par Jules Mary

Sous ce titre, "La Bonne Littérature Française," publication mensuelle, présente à ses lecteurs un des plus grands chefs-d'œuvre d'un auteur populaire entre tous.

L'ouvrage commence par le récit de l'acte de vengeance. Dans des phrases brûlantes, l'auteur montre le fiancé sacrifié à un point d'honneur. Pour se venger il fait enlever deux enfants en bas âge, se condamnant ainsi à des remords perpétuels. Le récit qui suit ce prologue montre comment ces enfants grandissent, deviennent hommes, servent leur patrie en braves soldats. Puis, dans des phrases touchantes et superbes, on décrit leur amour, leur dévouement, leurs souffrances, et finalement, la mort de l'un et le bonheur de l'autre, la mort d'un traître qui les poursuit et la mort repentante de celui qui avait causé tous leurs malheurs par son crime.

Ce livre est en vente dans tous les dépôts de journaux et chez tous les libraires. Si votre libraire ne l'a pas en mains, envoyez-nous 10 centimes et vous le recevrez par le retour de la malle.

Nous avons grand plaisir à vous annoncer que nous venons de recevoir une série de chefs-d'œuvre des plus célèbres écrivains français, qui paraîtront prochainement dans la "Bonne Littérature Française," pour l'année 1895.

Agent pour Québec, J. A. Légaré, 51, boulevard Langelier.

N. B.—Nous demandons 200 agents pour faire la vente de la Bonne Littérature Française, et solliciter des abonnements au Canada et aux Etats-Unis. Une commission très libérale sera accordée.

Pour plus de détails adressez-vous à Leprohon & Leprohon, éditeurs 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 1866, Ste-Catherine

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS Tél. Bell 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Tirage public tous les quinze jours à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

Au QUINA SUC DE VIANDE PROSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrite, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Lundi—Début de Mlle Saint-Laurent, lère chanteuse d'opéra. Cill-tte de Narbonne, opéra-comique en 3 actes d'Audran.

Mardi—Représentation extraordinaire de FAUST. Marguerite, Madame Mourawiel ; Siebel, Mlle Auger ; Marthe, Mlle Degoyon ; Mephisto, M. Lamarche ; Faust, M. Boom ; Valentin, M. Soum.

Mercredi—La Mascotte, opéra-comique en 3 actes. Mlle St-Laurent.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637 rue Notre-Dame, chez Nordheimer, 213, rue St-Jacques, chez Sheppard, 2274, rue Ste-Catherine, chez Featherston, Queen's block, et au théâtre.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD

MONTREAL

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.



L. H. GOULET
FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité, Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets faits sur commande.

1911 Ste-Catherine

TÉLÉPHONE BELL 6931



PANACEE
DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poulmon, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafitau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada.

Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT
HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—Est-il chez lui ?
 —Oui, monsieur. . . .
 —Merci, madame. . . .
 Le Lorrain referma la loge et s'engagea dans l'escalier.
 Arrivé au premier étage il agita le cordon d'une sonnette qui pendait à droite de la seule porte existant sur le carré.
 Puis il attendit, anxieux.
 Au bout d'une ou deux secondes un bruit de pas se fit entendre dans l'intérieur, la porte s'ouvrit et un prêtre, tête nue, parut sur le seuil.
 Ce prêtre était l'abbé d'Areynes, premier vicaire de la paroisse de Saint-Ambroise.
 Le neveu du comte Emmanuel avait trente ans.
 C'était un homme de haute taille, comme son oncle, à la poitrine vaste, aux épaules larges, au visage mâle.
 Il devait être d'une vigueur herculéenne.
 Une chevelure brune, abondante, et naturellement crespelée, couronnait son front et commençait à s'argenter sur les tempes.
 La physionomie aurait paru sévère si les yeux, d'une angélique douceur, n'en avaient modifié l'expression.
 Cependant, le regard qui s'échappait de ces deux yeux offrait parfois de vives lueurs, dénotant une force de caractère peu commune.
 En voyant Schloss, le vicaire ne put cacher une surprise voisine de la stupeur.
 —Vous à Paris, Raymond ! s'écria-t-il en lui tendant la main, vous à Paris, en ce moment !
 Il fit traverser au Lorrain l'antichambre dont il referma la porte, l'introduisit dans une pièce qui lui servait à la fois de cabinet de travail et de chambre à coucher, et continua :
 —Quel événement inattendu me procure le plaisir et aussi la surprise de vous voir, mon ami, car ma surprise est grande !
 —Un triste événement, monsieur l'abbé.
 Le vicaire pâlit.
 —Il s'agit de mon oncle. . . . balbutia-t-il.
 —Oui, monsieur l'abbé. . . . je viens de sa part.
 —Que se passe-t-il donc à Fenestranges ?
 —Monsieur le comte a eu une congestion cérébrale en apprenant nos désastres, et de cette congestion il est résulté une attaque de paralysie. . . .
 —Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, que m'apprenez-vous là, Raymond ?
 Le fidèle serviteur du comte raconta rapidement ce qui s'était passé au château, et le vicaire de Saint-Ambroise l'écoutait avec épouvanté.
 —Ainsi, fit-il les yeux pleins de larmes quand le Lorrain eut terminé son récit, vous avez laissé mon pauvre oncle mourant !
 —Bien malade, à coup sûr, mais le Dr Pertuiset, que vous connaissez, veille sur lui avec un dévouement sans bornes.
 —Répond-il de la vie de mon oncle ?
 —Non. Seulement il a l'espoir d'éloigner le moment fatal.
 —Et mon oncle veut que j'aille auprès de lui ?
 —J'ai promis de vous ramener, et je vous ramènerai, fallût-il faire l'impossible pour cela. . . .
 —C'est moi seul que le comte a demandé ?
 —Vous seul.
 —Il n'a point manifesté le désir de voir ma cousine, sa nièce, Henriette Rollin !
 —Il n'a été question que de vous. . . . C'est vous seul qu'il attend. . . .
 —Et le mari d'Henriette ? n'a-t-il pas parlé de lui ?
 —Sa bouche est muette. Ses regards seuls parlent. Encore une fois, c'est vous qu'il demande, et il faut se hâter, car une seconde attaque peut se produire, et ce sera la fin.
 L'abbé d'Areynes essuya les larmes qui ruisselaient sur son visage.
 —Comment aller à Fenestranges ? . . . murmura-t-il avec découragement. A l'heure qu'il est les Allemands occupent toutes les routes, donc elles nous sont fermées par l'ennemi qui s'avance sur Paris à marches forcées. . . . La circulation des trains est interrompue. . . . Nous serons fatalement arrêtés par les premiers avant-postes prussiens.

—Il faut que nous puissions passer, dit Raymond. Nous passerons !
 L'abbé d'Areynes serra son front brûlant dans ses deux mains tremblantes.
 Pendant quelques secondes il demeura ainsi, pensif, les yeux à demi clos, élevant son âme vers Dieu, lui demandant une inspiration.
 —Eh ! bien, oui, dit-il tout à coup en relevant la tête, en écartant ses mains de ses yeux pleins d'éclairs nous passerons !
 —Ah s'écria Raymond Schloss avec joie j'étais bien sûr que vous parleriez ainsi !
 —Oui reprit l'abbé d'Areynes dont une ombre revint voiler le regard mais je ne puis quitter ma paroisse sans autorisation, abandonner mon poste sans en avoir reçu l'ordre. . . .
 Cette autorisation, cet ordre, les obtiendrai-je ?
 —Vous les obtiendrez sans nul doute en expliquant les motifs tout-puissants qui vous obligent à les solliciter. . . .
 —Il faut que l'autorisation de m'absenter soit signée par monseigneur l'archevêque de Paris.
 —Cela va causer un retard ? . . . murmura Raymond dont le visage s'assombrit.
 —Un retard de quelques heures seulement, et qui sait si cette permission de m'éloigner de Paris ne nous aidera pas à traverser les lignes prussiennes. . . . Raymond, vous allez m'attendre ici. Madeleine, ma servante, est sortie pour aller chercher des provisions. A son retour vous lui direz que je rentrerai peut-être fort tard, mais qu'elle ne s'inquiète pas et qu'elle vous serve à dîner. . . . Je vais à la cure d'abord. . . . Il me faut une autorisation signée de mon curé, mon chef hiérarchique, sans laquelle je ne pourrais aller présenter ma requête à l'archevêché. . . .
 —Je vous attendrai, monsieur l'abbé. . . .
 Tout en parlant, le vicaire de Saint-Ambroise avait passé une pelisse et pris un chapeau.
 Il serra la main du Lorrain.
 —A bientôt, mon cher Raymond, lui dit-il.
 Puis il sortit, traversa la chaussée de la rue Saint-Ambroise et se rendit au presbytère dont une très faible distance le séparait.
 Là il se fit annoncer au curé et fut immédiatement reçu.
 Le curé de Saint-Ambroise, âgé de près de soixante-dix ans, était un vénérable prêtre sur lequel le neveu du comte d'Areynes avait une très grande influence.
 En peu de mots le vicaire lui exposa le motif si important de sa visite.
 —Mon cher enfant, lui répondit le curé, votre demande est trop juste et fondée sur des motifs trop légitimes pour que j'hésite un seul instant à vous donner l'autorisation que vous sollicitez. . . . Si vous ne craignez pas qu'il vous soit matériellement impossible de triompher des obstacles qui vous barreront la route à chaque pas, et d'arriver au château de Fenestranges, partez. . . . Monseigneur l'archevêque de Paris vous connaît ; il vous tient en très haute estime, et je sais qu'il vous aime. . . . Il vous accordera comme moi, j'en suis convaincu, l'autorisation nécessaire. . . .
 —Oserais-je vous prier, monsieur le curé, dit le vicaire, de vouloir bien me donner une lettre pour monseigneur ?
 —Je ferai mieux. . . . Ce n'est pas une recommandation banale qu'il vous faut. . . . je vous accompagnerai moi-même à l'archevêché. . . .
 —Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ? s'écria l'abbé d'Areynes.
 —Vous ne m'en devez aucune ! je suis heureux de l'occasion qui s'offre de vous prouver mon attachement. . . . A cette heure nous trouverons bien probablement l'archevêque, mais il faut nous hâter. . . . Faites avancer une voiture, mon cher abbé, pendant que je vais me vêtir de façon convenable. . . . je serai à vous dans quelques minutes.
 Le vicaire sortit de la cure et se mit en quête d'un fiacre qu'il trouva sans peine.
 Cinq minutes s'étaient à peine écoulées que le curé le rejoignait. Tous deux montaient en voiture et partaient pour l'archevêché.
 Le vénérable desservant de Saint-Ambroise avait eu raison de dire à son premier vicaire qu'il était estimé de l'archevêque de Paris, cet homme admirable, ce prêtre sublime qui, quelques mois plus tard, devait être lâchement fusillé, dans le chemin de ronde de la prison de

la Grande-Roquette, par une bande de misérables assassins, d'abjets scélérats, les dignes soldats de la Commune.

L'abbé d'Areynes possédait au plus haut point le don de la parole.

C'était un prédicateur convaincu, vibrant, d'une éloquence simple et persuasive, ne se contentant pas de parler à la raison et allant droit au cœur.

Ses sermons faisaient sensation, on venait des quartiers les plus éloignés pour l'entendre.

Le bruit de ses succès si bien mérités étant arrivé à l'archevêché, Monseigneur avait voulu voir et entendre le prédicateur.

Il l'avait vu, il l'avait entendu, et s'était ainsi trouvé à même d'apprécier à leur juste valeur le prêtre et l'homme.

L'homme avait une âme ardente et pure, loyale et pleine de charité.

Le prêtre avait la foi, l'inébranlable foi, contre laquelle rien ne prévaut, et qui fait les apôtres et les martyrs.

C'est ainsi que monseigneur aimait les prêtres c'est ainsi qu'il les voulait autour de lui.

Profondément touché par les élans chaleureux de cette nature d'élite, l'archevêque fit appeler le jeune vicaire, le félicita, et lui confia la lourde tâche de prêcher à l'église Saint-Sulpice pendant la semaine sainte.

L'effet produit par la parole de l'abbé d'Areynes fut immense et chacun s'accorda à voir en lui le futur successeur des plus célèbres orateurs sacrés, les Lacordaire et les Ravignan.

Oui, l'abbé Raoul d'Areynes était un apôtre dans la plus large et la plus belle acception du terme.

Il appartenait à cette race d'hommes nés pour le sacrifice, pour l'amour de l'humanité, dont l'unique joie est de travailler au bonheur des autres ; à cette élite pour qui aimer est le premier des besoins et qui, sentant leur cœur trop exigeant pour se contenter du plaisir qui passe, s'éprennent d'une passion mystique pour l'humanité tout entière.

Nullement fanatique, d'un esprit à la fois très élevé et très indulgent, le vicaire de Saint-Ambroise avait étudié la vie sous toutes ses faces, sous ses aspects les plus nobles et les plus misérables. Il avait disséqué le cœur humain, afin d'y découvrir des plaies à cicatrifier, des ulcères à guérir.

—Le rôle du prêtre, pensait-il, c'est de consoler, de relever, de pardonner !

Monseigneur Darboy, l'archevêque de Paris, avait compris l'âme de l'abbé d'Areynes et se disait :

—Voilà un bon prêtre !

Apôtre lui-même, ayant, lui aussi, l'âme d'un martyr, il devait aimer le jeune vicaire.

Nos lecteurs nous pardonneront d'avoir insisté, peut-être un peu longuement, sur le caractère du personnage que nous lui présentons, mais ce personnage devant jouer un rôle capital dans notre récit, de tout point véridique, notre conscience d'écrivain nous obligeait à le leur faire bien connaître.

Maintenant, rien, ne nous entravera plus.

VIII

Ce fut le secrétaire particulier de l'archevêque de Paris qui reçut les deux visiteurs et qui, sans leur laisser faire antichambre, les introduisit dans le cabinet de travail de Mgr Darboy.

Nous ne tracerons pas le portrait de celui-ci.

Ce portrait a été fait cent fois et quoique vingt-quatre ans se soient écoulés depuis le crime monstrueux de la Grande-Roquette, les traits si nobles du prélat martyr sont encore aujourd'hui dans toutes les mémoires.

L'archevêque se leva en voyant entrer les solliciteurs, fit quelques pas à leur rencontre et leur tendit les mains avec effusion.

—Quel motif vous amène ce soir à l'archevêché, mes chers amis ? leur demanda-t-il d'un ton plein de bienveillance.

Il leur désigna des fauteuils, les engageant ainsi à s'asseoir auprès de lui, et il ajouta :

—Je suis heureux de vous voir tous les deux... Maintenant, parlez.

L'abbé d'Areynes prit le premier la parole.

—Je viens, monseigneur, dit-il, solliciter de Votre Eminence une faveur, et M. le curé a bien voulu m'accompagner afin d'appuyer ma requête...

—Quelle que soit la faveur sollicitée par vous, mon cher abbé, elle est accordée d'avance... De quoi s'agit-il ?

En quelques mots le vicaire expliqua le but de sa visite.

—Je vous autorise à partir, mon cher abbé, répliqua l'archevêque profondément ému par ce qu'il venait d'entendre. Mais permettez-moi de vous faire quelques observations dans votre intérêt personnel... Vous risquez fort d'être arrêté en route et de ne pouvoir franchir le

cordon des troupes allemandes occupant toutes les routes et se rapprochant de plus en plus de Paris...

—Mon oncle me demande... il m'appelle... il se meurt. Puis-je hésiter quand son vœu suprême est de rendre son dernier soupir dans mes bras ?...

—Oui, le devoir est là, je le sais... Oui, votre place est à Fenestrange, auprès de votre oncle expirant... Aussi je ne vous parle pas des périls à courir, y penser même serait indigne de vous... Je vous parle de l'impossibilité de passer... Je vous le répète, vous serez arrêté dès les premiers pas.

—En expliquant les motifs de mon voyage aux officiers prussiens devant lesquels on me conduira, ils me comprendront peut-être et me laisseront la route libre...

—Ils pourront mettre en doute la sincérité de vos explications...

—Je saurai les convaincre...

—Et s'ils refusent de se laisser convaincre ?

—Douteraient-ils de la parole d'un ministre de Dieu ?

—En temps de guerre, mon enfant, l'ennemi voit partout des espions...

—Des espions ! répéta le vicaire, l'espionnage sous la robe d'un prêtre ! oh !...

—La robe du prêtre peut n'être qu'un déguisement choisi avec adresse, mais continua le prélat, en admettant même que vous obteniez d'eux libre passage sur le territoire dont ils sont aujourd'hui les maîtres, il ne faut pas oublier que les voies ferrées vous feront entièrement défiant.

—Je marcherai, monseigneur, mais il faut que je parte, il faut que j'arrive.

Pendant quelques secondes, l'archevêque resta pensif, le front coupé par une grande ride qui décelait sa préoccupation profonde.

—Attendez, mon enfant, dit-il tout à coup, il me vient une bonne idée.

—Me permettez-vous, monseigneur, de vous demander laquelle ?

—Je dois ce soir me rendre chez le nonce du pape où se réuniront, sous sa présidence, les membres du corps diplomatique actuellement à Paris, afin de s'entendre au sujet des mesures à prendre dans le cas à peu près inévitable où l'investissement de la capitale aurait lieu. Cette réunion a pour but d'assurer les droits et la liberté des ambassades et des consulats, et il est certain qu'on adressera une lettre collective au comte de Bismarck, lui demandant de faciliter le passage des courriers qui porteraient à leurs souverains respectifs les dépêches du corps diplomatique. Si vous étiez chargé de porter cette lettre, mon cher enfant, vous pourriez sans nul doute obtenir du chancelier de fer un sauf-conduit vous permettant de vous rendre sans entraves au château de Fenestrange.

—Oui, certes, monseigneur. Mais serai-je chargé de porter cette lettre ?

—Je crois pouvoir vous le promettre.

—Oh ! monseigneur, ma vie entière ne suffira pas pour vous témoigner ma reconnaissance ! Quand pourrais-je partir ? Tout est là maintenant. Mon oncle, le comte d'Areynes, est à toute extrémité, et la mort n'attend pas !

L'archevêque se leva.

—Revenez demain matin, mon cher enfant, dit-il, vous aurez ma réponse.

—A quelle heure faudra-t-il venir, monseigneur ?

—Dès le point du jour, si vous voulez.

Le curé de Saint-Ambroise et son premier vicaire prirent alors congé du prélat qui s'app préparait à se rendre chez le nonce.

En rentrant chez lui l'abbé d'Areynes trouva Raymond Schloss aidant la vieille servante Madeleine à préparer le repas du soir.

Pour rien au monde il n'aurait consenti à se mettre à table avant le retour du neveu de son maître.

—Partons-nous cette nuit, monsieur l'abbé ? demanda le Lorrain, impatient de savoir ce que le jeune prêtre avait résolu.

L'abbé d'Areynes expliqua à l'ancien garde-chasse ce qui venait de se passer à l'archevêché, et la nécessité d'attendre au lendemain pour prendre une décision, décision qui d'ailleurs ne pouvait être prise avant une seconde visite du vicaire à monseigneur Darboy.

—Il faut se résigner... murmura Schloss avec un énorme soupir.

On se mit à table.

Raymond avait grand appétit, mais c'est à peine si le jeune prêtre put prendre un peu de nourriture, tant il était absorbé par ses préoccupations.

Le repas fut court.

Aussitôt après, l'abbé d'Areynes pria sa servante de faire un lit pour le Lorrain.

—Je vais sortir, ajouta-t-il. Peut-être ne rentrerai-je qu'à une heure très avancée de la nuit. Je défends absolument qu'on m'attende...

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

—Ce n'était qu'une supposition, n'a mère.

—Valentine, ton père ne doutait pas.

—Alors, pourquoi l'a-t-on abandonnée ?

—Il y a là un mystère que malheureusement nous ne pouvons pas expliquer. Ah ! aujourd'hui surtout, nous devons regretter que les papiers, qui recélaient la vérité au sujet d'Emilienne, aient été volés au Dr. Villarceau.

Valentine, attache-toi moins à des préventions, et songe un peu plus aux devoirs que nous impose la mémoire de ton père.

—Mais, ma mère... balbutia Mme Delteil.

—Mes enfants, si le Dr. Villarceau était resté débiteur d'une grosse somme d'argent, hésiterions-nous à la rembourser ?

—Certes non, ma mère.

—Ah bien, ma fille, il y a des dettes de nature différente, mais qui sont également sacrées.

Elle était grosse, elle était énorme la dette que le Dr. Villarceau avait contractée envers Emilienne après le vol des papiers dont il était le dépositaire. Le Dr. Villarceau n'est plus, mes enfants, mais nous restons débiteurs de sa dette.

La perte de ces papiers, qui contenaient le secret de la naissance d'Emilienne, a été un grand et irréparable malheur ; mon mari n'en était pas responsable ; cependant il s'en accusait, et vous savez quel a été son chagrin : il ne s'est jamais consolé.

Me montrant le secrétaire où il avait cru les papiers en sûreté, il me disait :

—“ Je ne puis regarder ce meuble sans ressentir une douleur qui ressemble à un remords ; c'est que je n'ai pas su veiller comme je le devais sur cet important dépôt qui m'avait été confié.”

Et il ajoutait, en se frappant le front :

—“ Mais quel intérêt ce misérable Forestier avait-il donc à voler ces papiers ? Ah ! dans la mesure du possible, je voudrais pouvoir atténuer les conséquences de ce vol. Si je meurs sans y avoir réussi, après moi, ma chère femme, tu veilleras sur la pauvre enfant, dont j'étais en quelque sorte le tuteur.”

Je n'ai pas oublié cette recommandation de notre cher défunt, puisque j'ai pris Emilienne sous ma protection.

Mme Delteil était ébranlée, mais non encore convaincue ; dans son orgueil maternel, il lui en coûtait trop de voir s'évanouir le rêve brillant qu'elle avait formé pour son fils.

—Ma mère, dit-elle, n'avons-nous pas fait pour cette jeune fille tout ce que nous pouvions ? Nous l'avons affectueusement accueillie ; c'est grâce à nous qu'elle a une clientèle qui lui permet d'envisager l'avenir sans effroi. Mon père attendait-il de nous davantage ? Pensait-il que pour payer notre dette nous devions lui donner notre fils ?

—Valentine, si ton père pouvait t'entendre, voici ce qu'il te répondrait : —“ Lucien et Emilienne s'aiment ; puisque le bonheur de ces deux enfants est dans leur union, il faut les marier. Emilienne est pauvre, sans nom, sans famille ; mais en a-t-elle moins un grand cœur et de précieuses qualités ? Elle est digne de Lucien, j'en ai la preuve dans l'affection que toi et ton mari avez pour elle.”

Oui, Valentine, voilà ce que te dirait ton père.

Mais tu dois te rappeler et ton mari aussi, les dernières paroles qu'il a prononcées avant de mourir. Ah ! elles sont restées profondément gravées dans ma mémoire.

Nous étions tous trois auprès de lui, penchés sur le lit. Déjà il râlait. Soudain, ses lèvres s'agitèrent, et au milieu du profond silence de la chambre nous entendîmes ces mots sortir péniblement de sa bouche :

“ Philippe, Valentine, mes enfants, aimez-vous toujours ; Lucien... l'avenir...”

Puis il y eut dans son regard comme une clarté céleste et il ajouta avec plus de force :

“ Là-bas, l'enfant ! ”

Une dernière fois, il nous recommandait Emilienne.

—Je me souviens, dit M. Delteil ; oui, ce sont là les dernières paroles de mon noble et vénéré maître.

Valentine, silencieuse, tenait sa tête baissée.

Au souvenir de son père des larmes roulaient dans ses yeux.

—Ma chère Valentine, reprit le docteur, si Lucien doit trouver le bonheur en épousant Emilienne, nous ne pouvons pas dire à notre mère qu'elle plaide une mauvaise cause, nous n'avons pas le droit de nous opposer à ce mariage. Souviens-toi, Valentine, j'étais pauvre

quand je t'ai épousée ; as-tu eu à regretter de m'avoir pris pour mari ?

—Pas un seul instant ! répondit vivement Mme Delteil ; toutes mes espérances se sont réalisées et au delà ; tu as tenu toutes tes promesses, tu as fait de moi la plus heureuse des femmes.

Je n'hésite pas à le déclarer, continua-t-elle en souriant, j'aurais su fort mauvais gré à mon père et à ma mère s'ils s'étaient opposés à mon mariage.

Ma mère, ma mère chérie ! s'écria-t-elle en jetant ses bras au cou de Mme Villarceau, votre cause est gagnée.

—J'en étais sûre d'avance. Est-ce que mon fils et ma fille pouvaient penser autrement que leur vieille mère ? Nous voulons le bonheur de Lucien, et Emilienne nous en donne toutes les garanties.

Mes chers enfants, le bon Dr. Villarceau est content de vous !

—Quand vous le voudrez, ma mère, dit M. Delteil, Emilienne sera notre fille.

—Aussitôt que possible, mon ami. Ainsi, vous m'autorisez à annoncer à Lucien que vous donnez votre consentement à son mariage ?

—Oui, chère mère, répondit Valentine.

—En même temps, fit Mme Villarceau en souriant, je lui dirai que sa vieille grand'mère n'a pas eu beaucoup de peine à gagner sa cause. J'ai aussi à annoncer la bonne nouvelle à Emilienne. Je vais donc pouvoir calmer toutes ses inquiétudes ; la chère enfant va enfin rentrer en paix avec elle-même.

Bien qu'il fût déjà tard et presque nuit, Mme Villarceau donna l'ordre d'atteler et se rendit rue Godot-de-Mauroi.

Elle trouva Emilienne devant sa petite table, travaillant à la lumière de la lampe.

En voyant entrer Mme Villarceau, la jeune fille se leva en laissant échapper un petit cri de joyeuse surprise.

—Ah ! vous ne m'attendiez pas à cette heure, lui dit la bonne grand'mère en lui mettant un baiser sur le front :

—Ah ! vous avez reçu de bonnes nouvelles de M. Lucien ?

—Oui, de bonnes nouvelles, ma chère Emilienne.

La jeune fille s'aperçut alors que Mme Villarceau avait le visage rayonnant et la joie dans le regard.

—Je comprends, je devine ! s'écria la jolie dentellière, il va revenir !

—Oui, ma chère petite, dans quelques jours Lucien sera près de nous ; mais il y a autre chose.

—Ah !

—Ce n'est pas pour vous parler du prochain retour de Lucien que je suis venue vous voir ce soir. Emilienne mon enfant je vous apporte une grande joie.

—Madame... balbutia la jeune fille.

—J'ai tenu la promesse que j'ai faite à Lucien ; j'ai parlé à ma fille et à M. Delteil de l'amour que vous avez l'un pour l'autre, et, ma chère Emilienne, j'ai obtenu ce que je vous avais fait espérer : vous serez la femme de celui que vous aimez.

La jolie dentellière suffoquée par l'émotion porta la main à son cœur pour en comprimer les battements. Elle était devenue très pâle et ne pouvait prononcer une parole.

—Eh bien ! fit Mme Villarceau, vous n'embrassez pas la vieille grand'mère ?

Emilienne se jeta au cou de l'excellente femme et éclata en sanglots.

—Allons, ma chérie, allons, calmez-vous ; vous avez été forte contre la douleur, il faut l'être contre la joie.

La jeune fille couvrait de baisers les joues de la bonne grand'mère. Enfin elle se remit de son émotion.

—Ainsi, dit-elle d'une voix encore oppressée, M. et Mme Delteil ne me trouvent pas trop indigne de porter leur nom ?

—Vous savez qu'ils vous aiment, ma chérie ; ils veulent le bonheur de Lucien et le vôtre.

—Oh ! Lucien, Lucien ! murmura Emilienne avec une expression de tendresse indicible.

Et laissant aller sa tête sur la poitrine de Mme Villarceau.

—Mon Dieu, mon Dieu ! et ce n'est pas un rêve !

—Demain, ma chérie, vous aurez la visite de ma fille et de M. Delteil, qui, en vous ovrant leur bras, vous appelleront leur fille.

—Mon Dieu ! pourquoi ne suis-je qu'une pauvre fille ?

—Ne vous plaignez pas, mon enfant ; riche, vous ne seriez pas mon enfant ; riche, vous ne seriez pas plus aimée. Votre cœur est votre dot ; c'est un trésor plus précieux que tout l'or du monde.

Emilienne hocha mélancoliquement la tête.

—Pourtant, dit-elle doucement, je voudrais...

—Quoi donc ?

—Être plus digne de mon bien-aimé Lucien.

Emilienne, répliqua gravement Mme Villarceau, ne dites plus jamais cela ; vous mécontenteriez Lucien et nous feriez à tous beaucoup de peine.

Elle reprit d'une voix caressante

—Allons, venez, que la grand'mère vous embrasse à son tour.

Et, pendant un long instant, Mme Villarceau tint serrée contre son cœur la jeune fille éperdue de bonheur.

XVII.—UNE ROUTE SOUTERRAINE

Lucien Delteil et son ami Prosper Durfort avaient pris congé de M. Fréminy et de leurs camarades, et s'étaient mis en route pour les Pyrénées.

Le chemin de fer s'arrêtait à une station située à douze ou quinze kilomètres du château de Casteljoux où demeuraient les parents de Prosper Durfort.

Une voiture envoyée du château attendait les deux amis.

Le trajet se fit avec lenteur, mais le temps ne parut pas long à Lucien, tant il y eut de variété et de charme dans les paysages des régions montagneuses, où le regard s'arrête tantôt sur les hauteurs couvertes de neiges éternelles, tantôt sur de fraîches vallées, sur des rochers aux tons austères, sur les torrents jetant leurs eaux écumantes au milieu de l'émeraude des prairies.

Le château de Casteljoux était bâti tout près d'un des plus importants massifs des Pyrénées et avait vue sur une partie de la chaîne. Sa construction remontait à une époque reculée, mais des réparations intelligentes l'avaient mis en harmonie avec les exigences de la vie moderne.

Depuis longtemps, de père en fils, les Durfort habitaient Casteljoux. Le propriétaire actuel du domaine était un homme de cinquante-cinq ans, qui consacrait beaucoup de son temps et chaque année des sommes importantes à améliorer la condition morale et matérielle des populations. Il encourageait l'introduction des méthodes nouvelles en agriculture et luttait avec persistance contre la routine, qui est dans les campagnes un des grands obstacles au progrès.

M. Durfort aurait pu facilement aspirer aux honneurs publics ; mais il avait toujours préféré l'indépendance de la vie privée. Cependant, un peu malgré lui, ses concitoyens s'obstinaient à l'envoyer siéger au Conseil général.

Prosper avait fait souvent l'éloge de Lucien dans sa famille, aussi M. et Mme Durfort et Mlle Elise leur fille, âgée de quinze ans, firent à Lucien Delteil l'accueil le plus empressé.

Tout de suite on se mit à table, car, bien qu'il fût près de neuf heures du soir, on avait attendu les deux jeunes gens pour souper.

Le repas, où régna une gaieté cordiale, se prolongea un peu et fût encore suivi d'un petit concert de famille ; la jeune fille chanta d'une façon charmante des airs de montagne auxquels le voisinage des géants pyrénéens donnait une saveur toute particulière.

Il était minuit quand Prosper conduisit Lucien à sa chambre. Elle avait vue sur un lac que Lucien avait déjà aperçu en arrivant au château. En regardant par la fenêtre, il ne put retenir un cri d'admiration.

C'est que le coup d'œil sur le lac, en ce moment éclairé par la lune dans son plein, était merveilleux.

Il était peu large ce lac, mais très long, car le jeune ingénieur n'en pouvait voir l'extrémité, perdue dans l'ombre projetée par un massif de la montagne ; mais dans sa partie rapprochée du château il avait des contours d'une étrange fantaisie ; il semblait que la nature eût mis là toutes ses séductions.

Dans les eaux limpides se reflétaient des pentes gazonnées, des rochers sauvages, la sombre verdure des sapins. Des cygnes au blanc plumage traçaient leur sillon sur la nappe tranquille et ajoutaient encore au caractère de radieuse sérénité de ce paysage incomparable.

—C'est superbe ! s'écria Lucien.

—N'est-ce pas ? dit Prosper ; j'ai demandé qu'on te donnât cette chambre afin que tu aies cette vue sous les yeux. Demain, si tu veux, nous ferons une promenade en bateau.

—Oh ! bien volontiers.

Les deux amis se serrèrent la main et Prosper se retira.

Resté seul, Lucien s'accouda sur l'appui de la fenêtre et s'oublia dans la contemplation du spectacle. A toutes ses douces émotions se mêlait le souvenir d'Emilienne, et en pensant à elle il se rappelait les admirables strophes de Lamartine :

Beau lac, t'en souviens-tu

Dans le silence d'une belle nuit il se voyait, lui aussi, assis à côté

de son Elvire dans une barque qui glissait sur les eaux tranquilles. Et toute la poésie d'un amour partagé chantait dans son âme enivrée.

La fraîcheur de la brise, qui avait passé sur la neige des hauteurs, l'arracha à son rêve.

Il referma la fenêtre et se mit au lit.

La douce vision le suivit dans son sommeil et, lorsqu'il se réveilla, le soleil dissipait la brume qui enveloppait la vallée.

Il achevait de s'habiller lorsque Prosper vint l'avertir qu'on l'attendait pour déjeuner.

Pendant le repas, on parla de la promenade sur le lac.

—Nous irons avec vous, dit M. Durfort aux deux amis.

Mlle Elise exprima sa joie en embrassant son père.

On se rendit au bord du lac, à un endroit où une barque était amarrée dans une anse ; ils y montèrent ; Prosper et Lucien s'armèrent chacun d'un aviron et l'esquif s'élança au milieu de la pièce d'eau.

L'admiration du premier moment est souvent suivie d'une déception. Il n'en fut pas ainsi pour Lucien ; ses impressions n'étaient pas moins vives que la veille.

La rive, d'abord doucement ondulée, se redressa ensuite brusquement en falaises rocheuses, dont les interstices nourrissaient les racines des pins et des mélèzes, si rapprochés du lac que leurs branches se baignaient dans l'eau.

Puis des massifs d'arbres au feuillage persistant masquaient l'horizon ; un peu plus loin une muraille de rochers qui se dressaient à pic ou affectaient des formes fantastiques. A chaque instant le grandiose succédait au gracieux.

Le lac présentait une succession continue de petits golfes et de petits caps, dont aucun ne ressemblait au précédent. Parfois les rives se rapprochaient tellement qu'il y avait à peine place pour deux embarcations dans la passe étroite.

De temps en temps Lucien, muet d'admiration, laissait plonger dans l'eau sa rame inactive, et la barque semblait ne laisser derrière elle aucun sillage.

Tout à coup, les promeneurs se trouvèrent en présence d'une chaîne de rochers qui semblaient fermer le passage.

—Mes amis, dit M. Durfort, nous ne pouvons pas aller plus loin.

—Pourquoi, mon père ?

—Parce que ces rochers, qui se dressent devant nous, révèlent qu'il y en a d'autres à fleur d'eau. En voulant passer à travers ces rochers, nous pourrions tomber sur des récifs ; cet endroit du lac est tellement dangereux que je ne crois pas qu'on s'y soit jamais aventuré.

—Mon père, dit Prosper, nous pouvons faire ce que d'autres n'ont jamais tenté.

—Mon fils, ce serait imprudent.

—Comme Prosper, monsieur, dit Lucien, je désirerais, si ce n'est pas impossible, aller jusqu'à l'extrémité du lac, si je ne me trompe pas, s'enfonçant dans la montagne. En manœuvrant prudemment et avec adresse, nous pourrions passer, je crois.

—Savez-vous nager, monsieur Delteil ?

—Oui, monsieur.

—Lucien nage comme un poisson, dit Prosper.

—La jeunesse est curieuse, répondit M. Durfort, et je comprends celle de deux jeunes ingénieurs. Tentez donc l'aventure, mes amis ; mais vous allez d'abord aborder, et ma femme, ma fille et moi nous mettrons pied à terre.

Cela fut fait, et quelques instants après les deux jeunes gens s'engagèrent hardiment, mais avec une extrême prudence, à travers les rochers, évitant ceux à fleur d'eau sur lesquels la barque aurait pu se briser.

Ils passèrent.

Sur la rive, les trois personnes applaudirent.

Alors, l'embarcation fila rapidement vers l'extrémité du lac.

Lucien ne s'était pas trompé : le lac, se rétrécissant tout à coup, pénétrait dans une caverne, dont il était difficile de sonder la profondeur, et devenait une sorte de rivière souterraine.

Les deux ingénieurs poussèrent des cris joyeux à la vue de leur découverte.

Ils étaient à l'entrée de la caverne au-dessus de laquelle la montagne se dressait presque à pic.

Soudain, comme ils pénétraient dans la rivière, des battements d'ailes retentirent au-dessus de leurs têtes. C'étaient deux aigles, qui venaient de sortir de la voûte très haute de la caverne, et prenaient leur vol pour gagner les hauteurs en faisant entendre des cris perçants.

—Voilà, dit Prosper en riant, deux brigands qui nous ont enlevé bon nombre de canards.

—Ils doivent être sortis de là, dit Lucien en levant la main vers un endroit de la voûte.

—Oui, c'est là, sans doute, dans une cavité, qu'ils ont placé leur aire.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
DU NOUVEAU !
TOUJOURS
DU NOUVEAU !

Nous venons de recevoir une nouvelle consi- gnation d'Etoffes pour le printemps et que nous offrons comme la plus haute nouveauté de la saison

Nos Etoffes Noires
De la Célèbre Maison
Briggs, Preistley & Son
Sont insurpassables pour la qualité, la nuance et le fini, le tout ensemble est de toute beauté

Crépons en Couleurs
Crépons en Couleurs
Challis Français
Challis Français
Guillaume Ecossais
Guillaume Ecossais
Batistes Françaises
Batistes Françaises
Indiennes Anglaises
Indiennes Anglaises

Etoffes en Coton de Toutes Sortes
CHEZ
John Murphy & Cie
2343 Rue Sainte-Catherine
Coin de la rue Metcalfe
Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

MESDAMES
Toutes les dames élégantes
Emploient

"CREME LA SIMON"
Mme ADELINA PATTI dit :
"Elle est sans pareille."
Elle blanchit, tonifie et don-
ne à la peau un déli-
cieux parfum
Elle guérit en une nuit les
Boutons Gerçures Engelures
J. SIMON, PARIS
Agent général pour le Canada :
G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

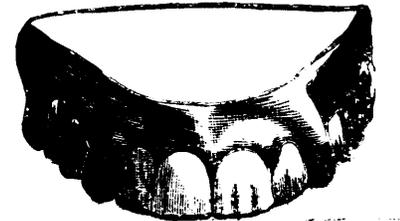
Le **VIN** à
l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs
de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Bon effet, comme celui de l'**HUILE**
de FOIE de MORUE, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES DE POITRINE.
EXIGER LA SIGNATURE : **CHEVRIER**

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"
INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326
J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 184, rue St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D.
Chirurgien - Dentiste
200 RUE ST - DENIS
Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxi de d'azote, ou la chlorure d'éthyle Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine Couronne en or.
Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.
A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL.

LA PRESSE
JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE
Les petites annonces de **LA PRESSE** sont lues par tout le monde.
Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans **LA PRESSE**
LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.
Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans **LA PRESSE**.
Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes **LA PRESSE**.
Désirez-vous retrouver un art de perdu
Annoncez dans **LA PRESSE**.
Tout le monde reçoit **LA PRESSE**.
Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans **LA PRESSE**

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 9 Mars 1895

40,541
La **PRESSE** sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.
BUREAUX
71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTRÉAL

POUDRE
— POUR —
LIQUEUR DE COMTE
Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante
Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.
Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.
Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents
LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTRÉAL

MAISON FONDÉE EN 1852
C. LAVALLÉE
(SUCCESSION DE A. LAVALLÉE)
Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.
35, COTE ST-LAMBERT
MONTRÉAL.

Laprie & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON, PASTEL, ETC, ETC.
TÉLÉPHONE 7283

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS
95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER
Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE
Poitrine parfaite par les
POUDRES - ORIENTALES
LES SEULES
Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le
DEVELOPPEMENT

ET LA
Fermeté des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !
UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$6

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :
L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine
MONTREAL Tel. Bell 6 613

"LUBY"
POUR LES CHEVEUX

A. DANAIS, L. C. D.
CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques genévives en celluloïde Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891
Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.
ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.
ACADEMIE DE COUPE
DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.
MME A. CHAREST, 79, St-Denis